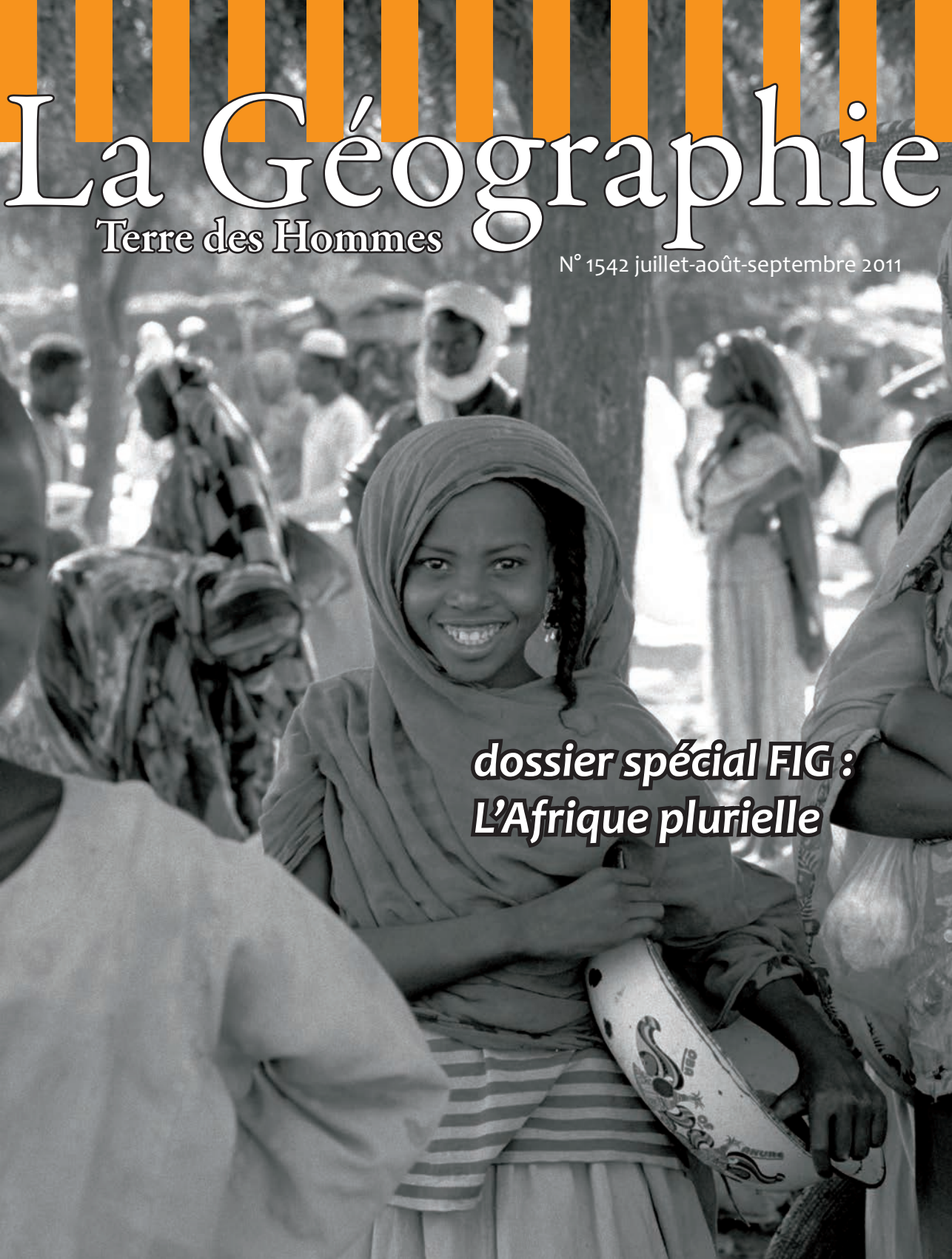
La Géographie

Terre des Hommes

N° 1542 juillet-août-septembre 2011



dossier spécial FIG : L'Afrique plurielle

Textes : Jean-Yves Sarazin

De la Renaissance à la fin du XVIIIe siècle, les Européens ne connaissaient du vaste continent africain que ses côtes sur lesquelles ils avaient fondé des comptoirs. Au tournant du XIXe siècle, l'intérieur du continent suscite à son tour l'intérêt. Dès 1778, avec l'expédition de James Bruce et tout au long du XIXe siècle, l'Afrique devient le centre d'un large mouvement de découvertes, d'explorations et d'inventaires où la cartographie prend une place prépondérante dans l'appropriation intellectuelle, scientifique et politique des territoires. A la fin du siècle, l'histoire de ces voyages se confond avec celle de la colonisation : l'explorateur passe des traités, cherche à gagner des territoires pour son pays d'origine et à devancer ses concurrents. En une trentaine d'années, de 1880 et 1914, la quasi-totalité du continent africain est colonisée par les nations européennes, à l'exception de deux états indépendants, l'Éthiopie et le Liberia.

Carte continentale de l'Afrique dans le premier atlas – 1570

Abraham Ortelius, géographe hollandais, naît à Anvers en 1527. Il travaille tout d'abord comme libraire et vendeur de cartes, puis s'intéressant davantage à la géographie, il publie le premier atlas du monde, le « Theatrum Orbis Terrarum ». Paru en 1570, il s'agit du premier recueil de cartes imprimées et réunies dans un livre. A cette époque, les côtes de l'Afrique sont relativement bien explorées, premièrement par les Portugais, mais aussi, occasionnellement, par des navigateurs des autres nations européennes et par les Arabes pour la côte orientale. Les expéditions successives à l'intérieur de l'Abyssinie, mais aussi sur les littoraux de l'Afrique orientale et de la grande île de Madagascar, sur les bassins des fleuves Congo et Zambèze, ont également produit une grande masse de données géographiques. Abraham Ortelius introduit deux changements importants dans la forme du continent. Le Cap de Bonne Espérance est devenu plus effilé et l'extension vers l'est en longitude a été réduite de près de 1700 kilomètres. Ortelius rectifie la position de l'île de Zanzibar, définitivement placée près de la côte africaine et au nord du canal du Mozambique.

En couverture : Jeune femme au marché de Bitkiné, région de Guéra, Tchad, 1995.
R. Depardon est le lauréat 2011 du Prix Ptolémée de la Géographie
© Raymond Depardon / Magnum Photos.

Éditorial

Pourquoi l'Afrique est entrée dans l'Histoire

À Lausanne, fin août 2011, les bords du Léman résonnaient d'une fête africaine qui faisait plaisir à voir : des cinéastes venus de Ouagadougou, de Johannesbourg et d'une vingtaine de pays, présentaient des films « africains », réalisés par des Africains sur des scènes africaines comme Rohmer, Fellini ou Godard avaient réalisé des films « européens » sur des scènes européennes. Le public aurait bien demandé à Georges Courade qui écrivit en 2008 une remarquable *Afrique des idées reçues*, pourquoi persistent tant d'erreurs de jugement tant il prit en pleine figure une Afrique qui n'était justement pas celle qu'il croyait connaître.

Le public a pu voir le Sénégalais Moussa Sène Absa filmer *Madame Brouette* (2002) montrant la percée d'un nouveau cinéma africain féministe, l'Algérien Amal Kateb raconter un émouvant retour d'Afghanistan dans *On ne mourra pas* (2010), l'Ivoirien Bintou Diarra tenter d'expliquer ce que sont les enfants soldats (*Bor Bor Pain*, 2008, l'Éthiopienne Paulina Tervo dans *Awra Amba* (2009) ce lieu sans violence d'Afrique de l'Est, et la Camerounaise Ariane Atodji dans *Koundi et le jeudi national* (2010) montrant comment un village utilise les richesses forestières pour lutter contre la pauvreté. Alors le public se dit qu'il est grand temps de changer de prisme. Que l'Afrique « réelle » n'est pas celle que nous connaissons. Qu'elle n'est pas « bien » ou « mal » partie, qu'elle est différente et pourtant tellement semblable aux autres pays du monde.

Et les géographes ? Ils ont énormément œuvré à faire évoluer la connaissance de l'Afrique. Dans la lignée de maîtres prestigieux, Pierre Gourou, Jean Gallais et Paul Pélissier, toute une école très diversifiée a su attirer de nombreux jeunes talents aujourd'hui trentenaires qui bousculent les regards sur l'Afrique. Dans ce numéro, Alain Dubresson, Jean-Pierre Raison et Marie Morelle nous donnent des éclairages enthousiasmants sur la géographie comme lecture du monde.

Même en évitant la prose économique qui ne voit les hommes qu'à travers des séries et des modèles, on restera inquiets devant les chiffres de la bombe démographique africaine : 600 millions d'Africains aujourd'hui, 3,4 milliards à la fin du siècle. Plus d'un tiers de l'humanité sera né là entre Alger et Le Cap. Des défis comme celui-ci, il y en a pléthore. Ne serait-ce pas simplement pour cette raison que l'Afrique est bien entrée dans l'Histoire et qu'il faut travailler à connaître sa géographie ?

Gilles Fumey

Société de Géographie — depuis 1821
La plus ancienne au monde

La Géographie numéro 1542 -juillet-août-septembre 2011
revue trimestrielle
Membres bienfaiteurs
IPAG – TOTAL – ELYPONT – ORDRE DES GEOMETRES
COMPAGNIE FINANCIERE DELL'AQUILA – ASSOCIATION ADDAX
Directeur de la publication : Jean-Robert Pitte
Directeur de la rédaction : Gilles Fumey gilles.fumey@gmail.com
Direction artistique, maquette et iconographie : Brice Gruet brice.gruet@gmail.com

Ont participé à ce numéro :
Jean-Robert Pitte (président de la Société de Géographie),
Jean-Pierre Raison, Marie Morelle, Alain Dubresson, Charles-Éloi Vial, Olivier Loiseaux, Jean-Yves Sarazin, Jean Estebanez, Christian Grataloup, Gilles Fumey, Sylvain Tesson, Brice Gruet

Éditeur : Société de Géographie, 184 bd Saint-Germain 75006 Paris.
Tél.: 01 45 48 54 62. - socgeo@socgeo.org
Imprimeur : La Manufacture - 52200 Langres – Tél. : (33) 325 845 892 Imprimé en France

Rejoignez la revue sur Facebook !
http://www.facebook.com/LaGeographie

ABONNEMENT ANNUEL (tarif spécial !)

4 numéros par an
(printemps – été – automne – hiver)
Tarif : 24 € (France) 29 € (Étranger)
Envoyer sur papier libre accompagné de votre règlement par chèque ou par virement
(demander les coordonnées bancaires à la Société de Géographie :
tél. : 01 45 48 54 62 – Mail : socgeo@socgeo.org)

Nom :
Prénom :
Adresse (EN MAJUSCULES) :
Mail :
Téléphone :

Sommaire

n°1542 (automne 2011)

Lampedusa, porte de l'Europe
par Gilles Fumey, p. 6

Moins noire, l'Afrique ?
par Jean-Pierre Raison, p. 10

La rue des enfants
par Marie Morelle, p. 24

Comment parler de l'Afrique ?
par Alain Dubresson, p. 16

Les conditions du développement de l'Afrique
par Jean-Robert Pitte, p. 26

Mourir aux portes de l'Europe
par Philippe Rekacewicz et Brice Gruet, p. 32

Regards sur l'Afrique
Jacques Weulersse et Pierre Gourou, p. 34

L'invention de Sainte-Hélène par Napoléon
par Charles-Éloi Vial, p. 46

Exploration et connaissance de l'Afrique au XIXe siècle
par Olivier Loiseaux, p. 50

Cinéma : le festival de Locarno, p. 54

L'Afrique, sauvage et exotique ?
par Jean Estebanez, p. 61

Échange inégal de pandémies
par Christian Grataloup, p. 64

La Terre brûle, l'humanité salive
par Sylvain Tesson, p. 66

Territoire en vue

Lampedusa, porte de l'Europe

Arrivés de migrants à Lampedusa, 2011
© DR

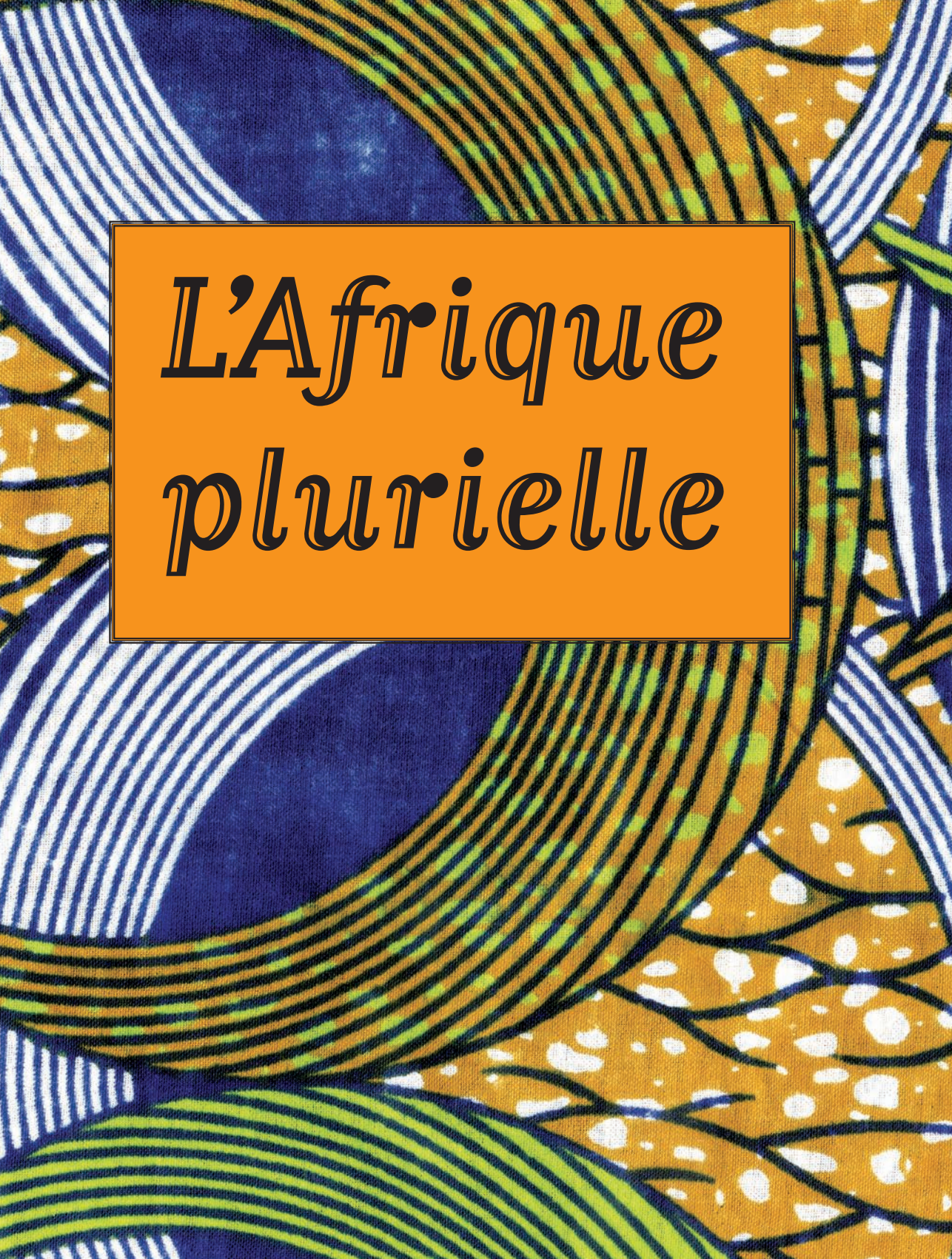
Un confetti insulaire de 20 km² que la géologie n'a pas ménagé : des côtes déchirées qui toisent la Tunisie à 120 km, des falaises qui ferment le nord. Une seule ville de 5000 habitants et son aéroport. Mais c'est surtout la géopolitique qui a bousculé l'île. En cinq mois (janvier-mai 2011), ce fut un tsunami humain : 30 000 migrants débarquant de Tunisie pour l'essentiel et de Libye, une majorité d'hommes, 700 femmes et 1000 mineurs. Il n'empêche. Plusieurs centaines de migrants ont payé de leur vie ce rêve d'un monde meilleur, notamment en avril 2011.

La ville s'est transformée en un gigantesque camp, quelques centres d'hébergement, comme celui d'Imbriacola. Beaucoup de Tunisiens croyant avoir atteint l'eldorado connurent l'épreuve de dormir à même le sol, vers le port, gelés par le froid et le vent. Les *carabinieri* ont interdit l'accès des journalistes à de nombreux camps. Mais en hurlant les questions, en brandissant le poing en signe de captivité, les matelas défoncés en mousse, ils parviennent à communiquer. L'un d'eux, Mohamed, ingénieux et loquace, âgé de 20 ans, raconte le racket dont ses 50 compagnons ont été les victimes : 1000 euros pour embarquer sur un bateau en panne qui mettra finalement 25 heures pour traverser. Ceux arrivés avant le 5 avril, dates des accords entre Rome et Tunis, entrent en Italie avec un permis de séjour de 6 mois, les autres sont renvoyés par avion.

Dans la longue histoire de Lampedusa, l'immigration est un phénomène assez récent. Ce sont les Libyens qui ont utilisé l'île comme un levier de pression politique sur l'Italie et l'Union européenne. Le tsunami migratoire du printemps 2011 n'est pas nouveau : l'île n'a cessé de voir ses effectifs migratoires s'accroître depuis 1992 pour dépasser les 30 000 migrants en 2007. Dans son roman *Eldorado* (Actes Sud, 2006), Laurent Gaudé démonte la vaste machinerie migratoire dont cette île – sicilienne depuis 1843 – est devenue le théâtre malgré elle.

G. F.

L'Afrique plurielle



Moins noire, l'Afrique ?

Par Jean-Pierre Raison

Le Festival International de Géographie 2011 a choisi un thème ambitieux et paradoxal : *Afrique plurielle : paradoxes et ambitions*. Sur un terrain connu, l'Afrique noire, il risque une approche qui peut étonner. La perspective régionale est rare à Saint Dié, qui lui préfère des thématiques favorables au comparatisme. Seules ont bénéficié d'un traitement régional l'Europe et les Amériques. On comprend que l'Afrique ait son tour : le passé colonial, la politique de Coopération en ont fait, du moins dans sa partie occidentale, un terrain privilégié de la géographie francophone. Rien de tel dans le monde anglo-saxon. Le paradoxe est plutôt de poser que l'Afrique a des ambitions. On serait bien loin de l'Afrique de la malédiction, qui était un leitmotiv, il y a dix ou quinze ans.

Sécheresses, interminables guerres civiles, famines, effondrement ou criminalisation des États, génocides, épidémies et le Sida qui pourrait vouer l'Afrique noire à un irrémédiable recul démographique : que de maux ! Les encadrements traditionnels (ethnies, lignages, religions du terroir) s'avéraient incapables d'assumer des tâches que les structures étatiques, les religions « établies », importées, en voie de sclérose, abandonnaient. L'aide d'urgence, dispensée par les « humanitaires » (un vilain néologisme !) prenait la place des aides au développement, nourrissant les belligérants, les trafiquants de tout poil. Il fallait un solide optimisme, ou une grande naïveté, pour espérer encore en l'Afrique. En 1998, Alain Dubresson et moi avions adopté le sous-titre de « géographie du changement », terme modeste, raisonnablement optimiste, ne préjugeant pas du sens de l'évolution. Or on passe du mode mineur au majeur. Le continent noir serait une terre de grand avenir

(matières premières, terres arables...), dont la mise en valeur pourrait être rapide. Ses performances seraient déjà remarquables, malgré une croissance démographique lourde (un quadruplement en 50 ans). Nous devrions l'envier, avec sa croissance du PIB de 5,5%. Le taux de scolarisation en 2010 serait 5 fois supérieur à ce qu'il était en 1990. Parmi les perspectives réjouissantes, une classe moyenne, donc un marché, de 300 millions de personnes en 2020, année où 60% des Africains (au lieu de 6% aujourd'hui) auraient un carnet de chèques !

On reste pantois ! Comment expliquer ce revirement brusque ? Car ce n'est pas un changement d'optique, une tendance à voir le verre à moitié plein quand il est à moitié vide. C'est encore moins l'effet d'une modification radicale des paramètres politiques, économiques et sociaux. La famine sévit en Somalie, sans qu'on sache, faute d'État, comment y distribuer l'aide d'urgence. La Côte d'Ivoire, qui passa pour un modèle, se relèvera-t-elle d'une décennie d'anarchie et de tribalisme ? Que dire du Zimbabwe ou de la Guinée ?

Il s'agirait d'une volte-face dans l'approche du continent noir et de sa relation au reste de l'univers. On cite couramment les propos de Hegel sur l'Afrique noire : *« L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde ; c'est le pays de l'or, replié sur lui-même, le pays de l'enfance qui, au-delà du jour de l'histoire consciente, est enveloppé dans la couleur noire de la nuit* ;», à quoi il convient d'ajouter la phrase précédente : *« Ce continent n'est pas intéressant du point de vue de sa propre histoire, mais par le fait que nous voyons l'homme dans un état de barbarie et de sauvagerie qui l'empêche encore de faire partie intégrante de la civilisation »*. (*La raison dans l'histoire*. Univers Poche, Trad. K. Papaioannou, 1965)

Cette Afrique proprement dite, excluant le Maghreb et la vallée du Nil, mise au degré zéro de la civilisation, est-elle un champ d'expansion pour des sociétés ambitieuses ? ou a-t-elle les moyens d'apporter sa contribution à la mise en valeur de la planète ? est-elle un matériau du développement ou un acteur ? Vieilles questions ! La mondialisation les remet à l'ordre du jour, mais elles remontent au moins au très bref épisode colonial (guère plus long que la post-colonie !). Je ne crois pas utile d'en faire le procès ici, mais un

point me semble crucial : le monde colonial a été l'école de perfectionnement du double langage (chez les maîtres et chez soi), de l'évitement, du pouvoir discret des intermédiaires. Métissage ou schizophrénie ? A ce jeu, le colonisé, mieux au fait de l'autre bord, gagnerait à tout coup, si le colonisateur n'avait pas le contrôle de la violence légale. Cette dualité s'est prolongée, pour la France, après les indépendances, avec le ministère de la Coopération, vilipendé mais si longtemps conservé, comme instrument de la Françafrique et symbole de relations privilégiées. Ce ministère est mort : nouveaux acteurs, nouvelles pratiques ? il y faudrait une distinction des plans politique, technique, économique, un peu de recul aussi, qui évite la flagornerie. Cela n'est pas aisé, les documents du FIG en témoignent. Qu'il soit placé sous la présidence de l'ancien premier ministre togolais Edem Kodjo, n'imposait pas de publier un texte de marketing sur un pays «*engagé depuis plusieurs années dans une modernisation politique et démocratique* ».

Les pratiques ont pourtant évolué. On n'est plus au temps du face à face colonial ; d'autres partenaires, publics ou privés sont entrés en lice. Au trop-plein d'État s'est substituée une nébuleuse d'encadrements issus de la société civile, ONG nationales ou étrangères de toutes nationalités et de tout calibre, du petit groupe charitable à la multinationale, se réclamant de nouvelles priorités (l'écologie en particulier, avec Green Peace ou la WWF) de nouveaux savoir-faire. L'aide humanitaire suscite des institutions qui se pérennisent, survivent à l'événement qui les a fait naître, tournent aux entreprises de développement durable. Cette « professionnalisation » se réclame d'autres savoir-faire, se targue de combiner science et techniques paysannes rationalisées, nature et culture : un bagage qui incite à l'arrogance intellectuelle, même si son contenu est sujet à caution. Dans notre univers de communication plus que d'information, des mots magiques tels que « bio-diversité » ou « développement durable » couvrent les marchandises les plus variées. Les ONG d'aujourd'hui ne sont guère plus ouvertes au chercheur que les sociétés d'aménagement de jadis. Elles ont, plus que celles-ci, tendance à croire que les bonnes intentions sont des gages de réussite. La face cachée des sociétés rurales leur est encore moins accessible qu'elle ne l'était à l'encadrement colonial, d'autant que les temps de séjour et surtout la vraie présence sur le terrain se restreignent. Les formidables progrès dans la vitesse de diffusion des données font illusion ; la sophistication des instruments masque la faiblesse des problématiques.

Ceci est d'autant plus grave que l'activité productrice n'est pas corrélée avec l'ordre et la sécurité. Si l'agriculture est rudement touchée par les crises, on découvrit au Liberia, en RDC, en Angola notamment que la guerre n'empêchait pas l'exploitation forestière et la production minière, surtout quand les gisements concernent métaux ou « terres rares ». Leur prix élevé et le faible coût de la main-d'œuvre captive autorisent le transport aérien. Tromperie des paysages : les installations sommaires, les décors de fouilles, d'épandages de gravats, le « chinage » par des manœuvres faméliques ne caractérisent pas seulement des « poubelles de la survie » ou des placers de pierres précieuses. Elles sont souvent l'amont de filières de haute technicité (ainsi du coltan, un minerai stratégique, N.D.L.R.). Le délabrement des voies de communication favorise les injustices spatiales, au profit des isolats où la concurrence est nulle (Raison : 2002), et, à l'autre extrême, la proximité des moyens de transport rapides (les roses du Kenya).

Tout ceci dessine une Afrique de la débrouille, du « coup », de l'à-peu-près : une périphérie extrême de l'univers. Ce n'est pas le point zéro de Hegel, refermé sur lui-même ; c'est au contraire de l'échange qu'on y survit, un échange fondé sur de hauts prix et de petits tonnages. Ces pratiques ne sont pas près de disparaître, mais elles cohabitent avec d'autres, plus « formelles », l'extraction pétrolière bien sûr, dont on connaît l'expansion dans les deux Soudans et au Tchad, mais aussi la colonisation agricole de « terres neuves » en très grands domaines (Raison : 1968). L'économie de plantation n'est pas une nouveauté en Afrique, mais elle n'a pas eu l'ampleur atteinte dans les autres continents tropicaux : les grandes sociétés plus commerçantes qu'agricoles avaient mis l'accent sur les cultures d'exportation.

Or voici que de tous côtés sont dévoilés des projets d'immenses concessions, privilégiant les productions vivrières, qui s'individualisent par leurs dimensions (des centaines de milliers de km^2 parfois), leurs initiateurs (les pays émergents du Tiers Monde), leurs bases techniques (agriculture intensive mécanisée, à faible emploi de main-d'œuvre), leur mépris total pour les populations en place et leur faible apport aux gouvernements hôtes. Ce « *land grabbing* » affecte notamment le Soudan, l'Éthiopie, Madagascar, le Mozambique, provoquant souvent de forts remous politiques.

Il entre dans ce phénomène une part de spéculation boursière, comme au temps ancien des colonies, une dose de « gesticulation » entre leaders du Sud. Mais on ne saurait prendre à la légère les plans de ces nouveaux partenaires même si, et surtout si, ils sont quelque peu fantasmagoriques. Dans des contextes très différents (le Brésil n'est pas la Chine !), ce sont de grands États densément peuplés, pays émergents économiquement, dont la demande agricole se diversifie, dont les besoins en énergie et en minerais croissent à vive allure. A leur échelle gigantesque, n'appliquent-ils pas des stratégies de contrôle de l'espace similaires à celles des paysans qui se constituent des réserves foncières ? Le bail emphytéotique remplace la culture extensive « marquant » le territoire. Leur gigantisme est particulièrement périlleux : une chute de 1% de la production de riz en Chine, c'est un manque de 2.4 millions de tonnes ! Le « hic » est que ces nouveaux venus ne s'intéressent en rien à la situation des populations en place et que, en ceci, ils sont souvent complices de gouvernements contestés (le cas de l'Éthiopie paraît flagrant). Il n'est pas sûr que tous ces projets viennent à exécution. Beaucoup dans les précédentes décennies ont été sans lendemain, au Soudan par exemple, dont on voulait faire le grenier du monde arabe. Mais la simple éventualité peut suffire à provoquer des troubles : ainsi en Zambie et à Madagascar les relations se tendent avec les immigrants chinois ou coréens. Les Africains, après avoir fourni leur main-d'œuvre à d'autres continents, devront-ils maintenant céder leur terre, alors qu'ils ont pris conscience de sa finitude ?

Bibliographie

« La colonisation des terres neuves intertropicales », *Études rurales*, 1968, 31, p.5-112.

« Utilisation du sol et organisation de l'espace en Imerina ancienne », in *Études de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*, 1972, Paris-la Haye, Mouton, p. 407-425.

Les Hautes Terres de Madagascar et leurs confins occidentaux. Enracinement et mobilité des sociétés rurales, Paris, Karthala, 1984, 2 tomes, 662 et 614 p.

« Géographie rurale et recherche agronomique en Afrique tropicale »", *Hérodote*, 1984, 33-34, p. 261-268.

Les Afriques au sud du Sahara, avec A. Dubresson et J.Y. Marchal Paris, Belin, 1994, 480 p.

L'Afrique subsaharienne. Une géographie du changement, avec A. Dubresson, Paris, A. Colin, 1998, 248 p.

Note sur le texte

Ma démarche, j'en conviens, et mes lecteurs en auront, je pense, pris conscience, ne fait pas abstraction d'une réflexion personnelle sur la vie de la cité : antérieure sans doute à mon expérience malgache, elle a été profondément enrichie par elle. Je ne crois pas qu'au bout du compte il y ait pour définir l'avenir d'une région ou d'un pays à choisir entre ces deux principes limites que sont l'affirmation de la gestion étatique ou la dissolution de l'État dans une nébuleuse de *fokontany* illusoirement maîtres de leur destin. A chacun, il s'agit de définir ses fonctions et ses responsabilités et si à maintes reprises j'ai pris parti pour les communautés paysannes face à l'État, c'est moins par mystique que par politique, parce que, sans cesse, le fléau de la balance me paraissait pencher en sens contraire. Pour une fois, en demandant l'indulgence pour cette outrecuidance d'un étranger, je ferai ouvertement appel à la tradition malgache. Il ne naît de décision féconde que du va-et-vient des paroles : *teny midina* qui descend du souverain au peuple, mais aussi *teny miakatra* dont la force n'est pas moindre, qui du peuple monte au souverain. Dans le contexte régional et thématique où je me suis placé j'y joindrai, et non par souci du jeu sur les mots : parole des vieux pays-parole des terres neuves ; parole des ancêtres-parole de ceux qui sont le Madagascar d'aujourd'hui. Je n'oserais prétendre avoir écrit ce dialogue ; du moins ai-je essayé, et c'est déjà audace, mais pour provoquer à l'action, d'en définir quelques lignes de force. Si je n'ai fait mieux que jeu, ou fiction, que d'autres, plus fondés à s'y risquer, y trouvent motif de relever le défi : je serais heureux de les y avoir incités, plus heureux encore de les y avoir aidés. (Raison 1984, p 547).

Sculpture makondé. DR

Comment parler de l'Afrique ?

Entretien avec Alain Dubresson,
professeur à l'université Paris-Ouest La Défense

Les géographes ont-ils un discours "différent" sur l'Afrique, que celui que nous rapportent les médias, utilisant abondamment les données statistiques ?

A.D. Les « médias » ne constituent pas une catégorie homogène et il y a de très bonnes émissions concernant l'Afrique, notamment sur Arte, sur RFI ou encore sur France culture (je pense en particulier à Planète Terre de Sylvain Khan), pour ne prendre que des exemples français. Mais il est vrai qu'en général les journalistes, qui sont pris par le temps et travaillent dans l'urgence, sont souvent tentés de s'en remettre aux données statistiques, par facilité. Ce n'est pas le cas des géographes travaillant en Afrique ; quel que soit leur objet, ils ont appris de longue date à être méfiants vis-à-vis des statistiques. La génération à l'œuvre dans les années 1950-60 n'avait que très peu de données à disposition et elle a promu une démarche qualitative qui tentait de rechercher le significatif par rapport à des questions initiales plutôt que de courir après la représentativité statistique, qui n'est pas un but en soi et qui demeure illusoire. Cette démarche a été poursuivie dans les années 1970 et 1980, en un moment où les données statistiques étaient un peu plus nombreuses et mobilisées, mais pas nécessairement utilisables pour donner du sens aux observations de terrain. Les collègues ruralistes de l'Orstom (aujourd'hui IRD), géographes, économistes ou sociologues, du moins définis comme tels au départ (beaucoup d'entre eux, dans la pratique, chevauchaient les frontières disciplinaires) faisaient remarquer qu'à en croire les statistiques de la FAO, la moitié au moins des paysans africains aurait dû disparaître faute de vivres à consommer. Les géographes travaillant dans les espaces urbanisés soulignaient qu'il était impossible d'expliquer à l'aide des données officielles relatives à la production et aux revenus comment et pourquoi les citadins vivaient et survivaient. Les uns et les autres ont donc privilégié la collecte de leurs propres données, par enquêtes directes (ce qui pose aussi de nombreux et délicats problèmes mais il serait trop long de les détailler ici), ont confronté ces dernières avec les statistiques officielles, quand elles existaient aux échelles infra-nationales, et ont tiré les enseignements de cette confrontation. Ils ont cherché à réfléchir en termes de processus, à différentes échelles de temps et d'espace. C'est l'une des raisons, pas la seule évidemment, pour lesquelles le discours est différent : vivre et travailler au plus près des populations, tenter de donner du sens, douter, tout cela confère un regard

autre que celui de la statistique. Je ne dis pas du tout que la mesure quantitative est inutile et j'ai beaucoup apprécié de travailler avec des démographes et des économistes, mais il faut savoir garder une distance critique et s'interroger sur les conditions de production des données, sur l'origine du producteur et sur ses objectifs. Et puis quand on ignore encore en 2011 le nombre réel d'habitants du Nigeria, la population d'une mégapole comme Kinshasa ou encore le nombre de résidants à Soweto... on ne peut qu'être dubitatif devant certaines affirmations. Depuis les années 1980, la qualité et la quantité des statistiques ont été améliorées (en particulier à des échelles micro) et dans certains cas, les géographes sont confrontés à une situation inverse de celle des années 1950, qui frise parfois l'overdose de données. Apparent paradoxe, dans l'abondance statistique, beaucoup de chercheurs ont bifurqué vers une géographie postmoderne, très qualitative, ajoutant à l'analyse des usages et pratiques rurales et/ou citadines la prise en compte des représentations à la suite de travaux pionniers comme ceux de Philippe Gervais-Lambony à Lomé et Harare. D'autres ont retravaillé les données officielles dans un va-et-vient permanent entre terrain, montée en généralités et frottement aux concepts, Monique Bertrand à Bamako et Accra, Sylvy Jaglin dans les villes d'Afrique australe, Bernard Calas à Kampala puis Nairobi pour ne prendre que ces exemples. Il est frappant de voir combien la plus jeune génération est aujourd'hui à la fois capable de mobiliser les données officielles et de les réinterpréter en fonction de problématiques qui ne doivent rien aux statistiques, même si ces dernières ne sont pas ignorées. Et il est réconfortant de constater que les géographes ont un discours nuancé sur les sociétés africaines plus que sur « l'Afrique »; en ce sens, oui, il y a une différence de taille avec les propos des médias.

Parler de « l'Afrique » a-t-il un sens aujourd'hui, sachant que Christian Grataloup a très bien montré que cette désignation antique reprise par l'Europe, reflète des réalités très dissemblables ?

Quand le petit collectif réuni par Roger Brunet pour élaborer le tome « Afrique » de la Géographie Universelle a discuté du titre final, tous les contributeurs ont opté pour le pluriel. L'idée n'était évidemment pas nouvelle et si on relit attentivement les écrits anciens de Jacques Weulersse ou de Jacques Richard-Mollard, les maîtres ouvrages de Paul Pélissier, de Gilles Sautter, de Pierre Gourou, on constate que la pluralité du continent n'est pas une idée neuve. Pourtant, la plupart des titres de livre conservaient souvent le singulier (à commencer par celui de Pierre Gourou publié en 1970), comme si l'Afrique existait par essentialisme et ne procédait pas de constructions, du « dehors » certes mais aussi du « dedans » : après tout, la négritude de Senghor renvoyait aussi à une unicité africaine

Ci-contre : une vue du centre d'affaires de Nairobi, comparable à n'importe quel autre centre ?

View Park
Towers

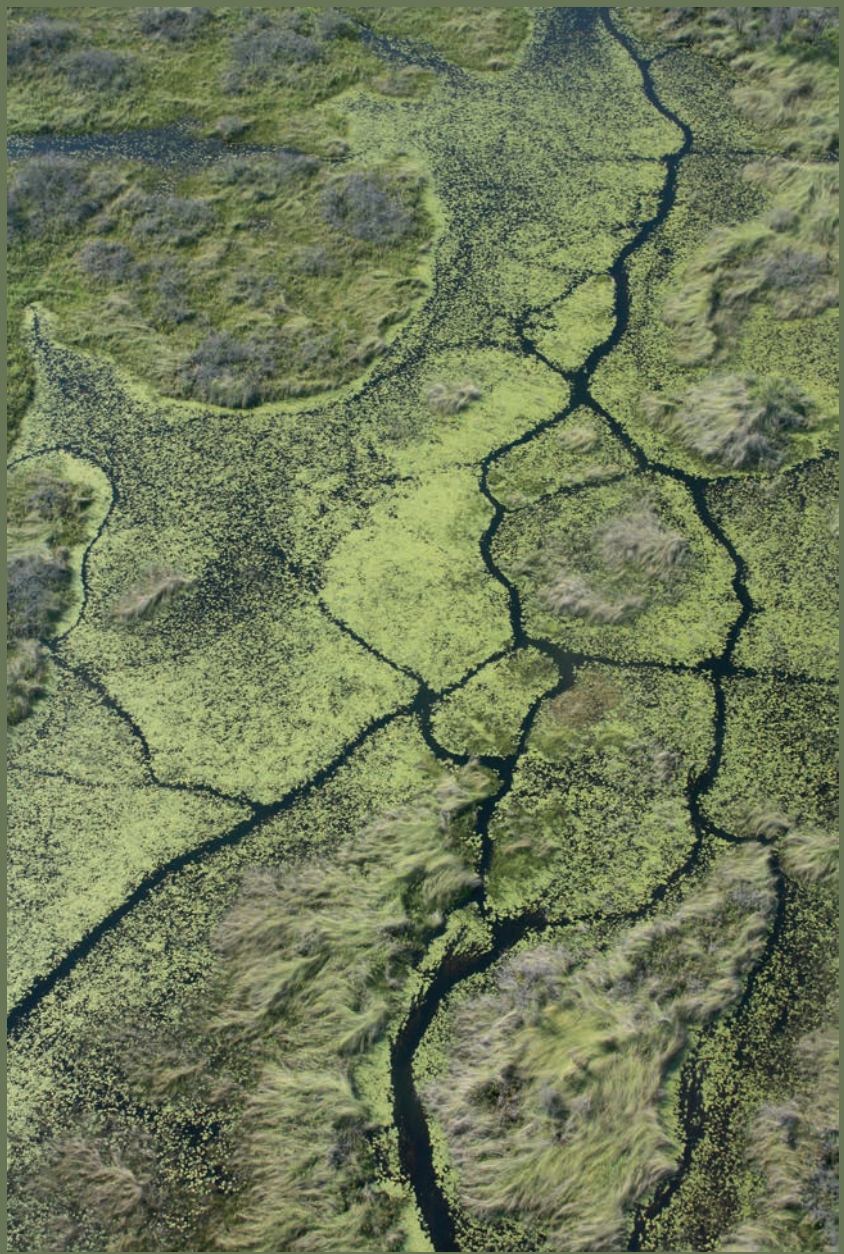
quasi mythique et les discours récents sur la Renaissance africaine sont du même ordre.
Je pense que les vingt années de crise multiforme et multiscalaire qui ont très durement affecté le continent africain, du moins au Sud du Sahara (où, au plus fort de la crise, on a évoqué une décennie du chaos pour de nombreux pays), ont ébranlé les certitudes et révélé l'existence (bien antérieure) des Afriques. C'est ce que nous avions voulu montrer dans la Géographie universelle, en insistant sur les systèmes africains de la crise, c'est ce que d'autres ouvrages ultérieurs ont également montré et la pluralité n'est plus contestée. Cependant, la question n'est pas si simple car des éléments communs continuent de façonner une spécificité africaine, en matière agricole par exemple au Sud du Sahara, ou en termes de processus d'accumulation, le mode rentier extensif demeurant prégnant. Par ailleurs, la fonction actuelle du Sahara, qui ne fut jamais une barrière mais un filtre, mais qui fut pourtant présenté comme une coupure majeure, est rediscutée à la lumière des migrations sud-nord, qui lient de plus en plus les deux rives de « l'autre Méditerranée » comme l'appelait Fernand Braudel. Et puis la course actuelle aux matières premières localisées sur le continent reproduit une fonction de périphérie du système monde spécialisée dans l'exportation de produits bruts, ce qui singularise l'Afrique par rapport à l'Asie et à l'Amérique latine. L'un des enjeux pour les géographes est aussi de comprendre les articulations entre processus repérables à l'échelle globale et leurs déclinaisons à l'échelle locale, où jouent des spécificités qu'on ne retrouve pas ailleurs. Les décentralisations ou les kits de développement local agricole montrent ainsi qu'un même modèle circulant est réapproprié localement et retravaillé pour aboutir à des configurations locales particulières. En quoi ces dernières relèvent-elles de spécificités africaines ?...c'est ce qu'il nous faut montrer. Dernier point, la vive reprise économique dans les années 2000 montre là encore l'existence de très grandes disparités et les scénarios dont nous disposons pour 2025 font état de trajectoires de plus en plus divergentes, ce qui serait conforme à ce que nous savons du régionalisme compétitif dans la mondialisation néolibérale. Il y a donc à la fois des tendances qui accroissent la pluralité et les divergences et des tendances homogénéisantes, et l'évolution de cette combinaison qu'on aurait appelée « dialectique » auparavant n'est pas si facile à comprendre.

Est-ce que nous, Européens, nous pouvons avoir un discours sur l'Afrique, qui ne soit pas entaché de suspicion colonialiste ? Comment assimiler l'héritage colonial, ses frontières, ses divisions, ses regards ?
Question difficile, d'abord parce que nous véhiculons, souvent malgré nous, des valeurs et des représentations placées sous le regard des autres et qu'il est impossible de s'extraire de son statut d'observateur étranger.
D'abord, il nous faut être lucide par rapport à l'altérité, concept le plus antipathique au bon sens comme le soulignait Roland Barthes. J'emprunte une réponse à Jean-Pierre Raison: « Il est vain et scientifiquement inefficace de vouloir abolir la distance ; on doit seule-

ment la saisir et, sans épouser systématiquement les vues de l'autre, les comprendre et tenter de les transposer ». « Croire, sur le terrain, participer est une dangereuse illusion : on est autre, et on le demeure, à l'étranger plus qu'ailleurs ; on doit demeurer autre pour faire œuvre scientifique ; mais l'intrus doit s'insérer, être 'dans' tout en étant 'du dehors' ». L'exercice est difficile mais je pense que c'est à ce prix que peut être levée la suspicion. Celle-ci est d'ailleurs fort variable selon l'origine de l'observateur « européen » et le pays dans lequel il conduit des recherches. Pour avoir travaillé au Sénégal dans les années 1970, en Côte d'Ivoire dans les années 1980, puis en Zambie et en Namibie dans les années 1990 et à Cape Town, Afrique du Sud, depuis 2000, je peux constater que les rapports aux « autres » sont très différents selon les cas et que personne ne m'a jamais reproché un passé colonial en Afrique australe, ce qui ne fut pas le cas en Afrique occidentale.
Ensuite, il faut être lucide par rapport aux discours, ne pas se mentir à soi même et ne pas mentir aux autres. Un chercheur tentant de répondre à des questions qu'il croît, à tort ou à raison, pertinentes, n'a pas a endosser la responsabilité passée de pratiques coloniales et n'a pas non plus à faire semblant d'appartenir à une société africaine. J'emprunte ma deuxième réponse à Paul Pélissier : « On peut cependant revendiquer l'honnêteté de l'enquêteur, vérifier la rigueur de sa démonstration, exiger la clarté sur ses méthodes et sur ses sources. Or, la première condition de cette honnêteté, c'est que le chercheur dispose d'une totale liberté intellectuelle, se débarrasse de ses *a priori*, mette en cause ce qu'il croît savoir, se mette à l'écoute, si nécessaire à l'école, de ses interlocuteurs, l'esprit critique toujours en éveil.... ». « Or, le seul jugement qui finalement compte pour nous, c'est celui des intéressés qui sont simultanément nos interlocuteurs, nos informateurs, nos partenaires. Notre seule récompense, c'est de mériter leur estime ». Comment dire mieux ?

L'Afrique subsaharienne d'aujourd'hui et de demain : quel regard portez-vous sur son développement ? L'opinion nous demande d'être optimiste : a-t-on des raisons de l'être ? Comment les géographes construisent-ils ce regard ?
En 2011, l'image de l'Afrique subsaharienne a en partie changé (« L'Afrique décolle » est le titre d'un numéro de *Problèmes Économiques*, janvier 2011). De l'afro-pessimisme généralisé de la fin du XXe siècle on est passé à un regard un peu plus optimiste mais avec beaucoup d'incertitudes.
D'un côté, les institutions internationales et les bailleurs de fonds soulignent le retour de la croissance économique et des IDE, la relative résilience à la crise de 2008-9, la position stratégique en termes de matières premières (Chinafrique, Indafrique), l'assainissement des finances publiques et le retour de l'État investisseur, l'entrée rapide dans la révolution des NTIC, la vitalité démographique (le continent le plus jeune du monde), les signes encourageants sur le Sida, la capacité des agricultures africaines à faire face au défi du nombre et à l'urbanisation rapide. Les diagnostics environnementaux ne sont pas partout catastrophiques et varient selon les échelles, la légitimation des pouvoirs par l'élection démocratique

progresse, des conflits armés sanglants ont pris fin, des couches moyennes « du bas » solvables, qui épargnent et consomment en Afrique, contrairement aux très riches, émergent.
D'un autre côté, le continent reste le plus pauvre du monde, les performances de tous types sont très inégales selon les échelles d'observation, des famines sont récurrentes, la dépendance vis-à-vis de l'accumulation rentière et la vulnérabilité de la croissance perdure, infrastructures et équipements demeurent insuffisants. L'économie criminelle (et pirate) progresse (grands réseaux de la drogue, Somalie), des guerres perdurent (Kivu, Darfour...), l'indépendance du Sud Soudan est porteuse de risques (conflits pour le pétrole, problème des frontières). Le continent compte le plus grand nombre de réfugiés au monde, la nature des pouvoirs d'État ne change pas véritablement, des dictatures se sont reproduites et le défi démocratique est loin d'être gagné.
Par rapport à la fin du XXe siècle, l'idée prévaut que globalement l'Afrique subsaharienne est redevenue un enjeu mondial : ressources minières, énergétiques mais aussi défi du milliard d'hommes bientôt, un « trop plein » se déversant sur l'Europe et provoquant de grandes peurs. Elle émerge en termes économiques lentement, inégalement, difficilement, la tendance générale semble être à l'amélioration dans un contexte de croissance démographique soutenue, avec en contrepartie un creusement des inégalités sociales et spatiales de tous types.
Pour moi, les questions posées par cette Afrique ambiguë, pour reprendre une expression de Georges Balandier, ou par ces Afriques ambiguës, sont les suivantes : assistons-nous à la manifestation de signes précurseurs ou marqueurs d'un changement significatif : lequel, comment et à quel(s) rythme(s) ? Quelles sont les restructurations spatiales observables, à quelles échelles et que nous disent-elles du changement : polarités locales globalisées *versus* espaces délaissés et marginalisés ? Fragmentation ou reconfiguration des organisations spatiales et nouveaux systèmes spatiaux, comme les « corridors » en gestation? Quelles sont les capacités africaines d'encadrement du changement et de repositionnement du continent dans le Monde du XXIe siècle ? Sans doute les collègues géographes africains ne les poseraient pas en ces termes, un géographe ougandais ne formulerait peut-être pas les mêmes questions qu'un géographe burkinabé mais finalement cette diversité des regards est aussi une formidable richesse.



Vue du delta de l'Okavango. Les destinées de l'Afrique, comme un fleuve aux bras entrelacés... DR

La rue des enfants

Par Marie Morelle*,
Maître de conférences à l'université de Paris-1 Panthéon-Sorbonne

« Je fumais le chanvre, mais il y a à peine trois mois j'ai vu mon avenir... Il faut que je laisse tout ça. Rester dehors... fumer... c'est me gâter pour rien... Ce n'est pas ce qui doit m'arriver. Plus tard, je dois avoir où dormir, je dois avoir quitté la rue. » Ainsi parlait Valentin, arpentant les rues de Yaoundé depuis un an. Les cheveux tressés, des bagues aux doigts. Un peu flambeur, un peu grande gueule du haut de ses 15 ans. Deux ans plus tard, il était à Kondengui, la prison centrale de Yaoundé, les cheveux ternes, les mains nues, sans artifice... enfermé pour possession et consommation de cannabis. La rue, la prison, un itinéraire attendu parmi les gamins de la rue. Un itinéraire circulaire, récurrent, jalonné par la rencontre avec des ONG comme avec la police. Aux yeux de bien des acteurs institutionnels comme des habitants, ces enfants semblent progressivement et définitivement assignés à la rue, condamnés au mieux aux petits métiers, au pire à la délinquance.

L'appréhension commune multiplie les clichés à l'encontre de ces gamins : cireurs de chaussure, vendeurs de journaux. Pourtant, la plupart de ces jobs incombent à des enfants vivant encore en famille et bénéficiant d'un toit, le soir. Ceux que j'ai rencontrés, dans les rues de Yaoundé, au Cameroun, ou d'Antananarivo, à Madagascar, avaient fui leur famille. Ils tentaient d'échapper à toutes sortes de violences et de frustrations, à la suite de l'arrivée d'une belle-mère, de l'absence du père. Pour eux, pas d'abri le soir, pas de capital pour investir dans la moindre activité, pas de parents pour se sentir protégés. Ces ruptures familiales s'inscrivent dans un contexte spécifique : les économies nationales, en crise dans les années 1980, ont conduit les États, sous la pression de diverses institutions financières internationales, à adopter des politiques de rigueur budgétaire, ce jusqu'à aujourd'hui. La diminution des dépenses publiques dans les domaines de la santé ou de l'éducation, couplée à des licenciements massifs et des baisses de salaire a considérablement appauvri les populations. L'accès à diverses ressources se limite à un cercle restreint d'habitants. Les liens d'obligations communautaire et de solidarité, bien qu'encore très forts se sont alors émoussés. D'une certaine manière, les enfants de la rue en font une démonstration magistrale. Ils sont les témoins de sociétés mises sous ajustement structurel.

Ainsi, l'étude des parcours et du quotidien de ces enfants reflète le destin des espaces urbains, ceux-là même dans lesquels ils tentent de vivre. Des villes qu'ils parcourent de jour comme de nuit, parvenant à en connaître les moindres friches, à se glisser dans le plus petit interstice. Celles où ils courent, s'échappent. Dans un éclat de vie comme dans un éclat de rire. Dans un éclat de verre. Ils se regardent dans le reflet d'une vitrine, éclairés par

Enfants des rues à Ambalavao, Madagascar. DR

les lumières artificielles de la nuit. Rois de l'ambiance urbaine le temps d'une nuit, le temps d'une heure. Ils vivent au sein de l'espace public qu'ils font scène. Mais ils y exposent aussi leur intimité. Ils l'offrent au grand jour, sous le soleil brûlant comme sous l'orage. Corps dévorés par les moustiques. Maltraités. Ils se lavent dans les rivières-poubelles de la ville. Ils se cachent et se reposent dans les grandes herbes folles des berges. Eux-mêmes à l'allure folle, parfois hallucinée. Enfants de la marge, pourtant au cœur de la ville.

Leurs déambulations, leurs quêtes parfois terriblement anomiques, écrivent un chapitre de l'histoire urbaine. Celui de sociétés traversées par d'intenses changements, démographiques, économiques et sociaux. Même dans la rue, sans toit ni famille, ces enfants partagent les mêmes rêves que les jeunes de Yaoundé ou d'Antananarivo. Comme eux, ils rêvent de s'échapper à travers le Sahara et de s'envoler au-dessus des mers. De la figure du karatéka au rappeur, ils s'inventent ces espaces de l'ailleurs. Ils épousent de nouvelles lignes de fuite. Leurs racines sont des rhizomes qu'ils tentent d'étendre pour échapper à la misère de leurs villes, à la domination de quelques élites et d'aînés, pour atteindre ces sociétés qui, à longueur de temps sur les écrans des télévisions, étalent leurs richesses.

*Marie Morelle a publié *La rue des enfants, les enfants des rues*, Paris, CNRS-Editions, 2007.

Les conditions du développement de l'Afrique

Par Jean-Robert PITTE, Président de la Société de Géographie
Conférence « Dialogues d'avenir », donné à Bransat, le 4 mars 2011.

[...] Parler depuis la France du développement africain n'est pas chose facile sans tomber dans la posture geignante ou autoflagellante, la recherche de boucs émissaires et l'administration de leçons. Les propos que je vais tenir sont d'abord fondés sur une expérience personnelle inoubliable de deux années passées en Mauritanie, de 1972 à 1974. J'y ai accompli mon service national en coopération en exerçant les fonctions de professeur d'histoire et de géographie à l'École normale supérieure. Les dix-sept élèves qui m'avaient été confiés me subirent deux heures par jour pendant deux ans. Nous avions presque le même âge. Autant dire que j'ai appris autant d'eux, qu'eux de moi, pas tout à fait les mêmes choses bien sûr. Les débats en classe étaient parfois animés, mais toujours fructueux, y compris sur les sujets les plus délicats sur lesquels je devais enseigner, comme l'histoire de l'islam ou de l'Afrique, par exemple. C'est l'un des intenses moments de dialogue interculturel que j'ai vécus. Le géographe que je suis, chaussé de semelles de vent comme tous ses condisciples, en est friand. Au fil des années et des tours du monde, j'ai acquis la conviction qu'il n'existe pas de modèle de développement passe-partout, que chaque société doit imaginer sa voie, mais que la connaissance des expériences d'autrui et leur prise en compte adaptée est indispensable. S'enfermer dans son identité tribale, ethnique, nationale, continentale est une attitude appauvrissante qui autorise toutes les dérives politiques et parfois, hélas, les guerres civiles les plus effroyables.

À l'heure où de nombreux peuples africains semblent vouloir échapper à leurs démons et renversent les dictateurs plus ou moins corrompus qui les dirigeaient, que dire du développement du continent ? L'Afrique est-elle toujours aussi mal partie que le pronostiquait René Dumont en 1962 dans un célèbre essai ? Oui et non. C'est ce que j'aimerais montrer, en insistant sur les solutions d'avenir, car l'Afrique doit émerger sur la scène mondiale dont elle a été trop longtemps absente, sauf par les épisodes les plus dramatiques de son histoire récente. Les Africains aspirent à la paix et à la prospérité, ils peuvent y parvenir s'ils le veulent ; le reste du monde a besoin d'une Afrique dynamique avec laquelle il puisse échanger biens, services et idées et qu'elle enrichira de ses propres valeurs.

Libreville - Quartier Petit Paris - Marché de Mont-Bouët

Il faut avouer que, pour l'heure, la situation du continent n'est pas très réjouissante. 22 millions d'Africains sont séropositifs, soit les deux tiers des habitants infectés de toute la planète, et plus d'1,5 million meurent chaque année du SIDA. La moitié de la population vit au-dessous du seuil de pauvreté, disposant de quelques dollars par semaine, et 33 des 50 pays les plus pauvres du monde sont situés en Afrique subsaharienne. Plus du tiers des Africains n'ont pas accès à l'eau potable et à l'assainissement. L'État de droit demeure un idéal lointain. La malgouvernance et la corruption sont généralisées, à des degrés divers, il est vrai, mais très préoccupants. Les aides internationales sont largement détournées et placées à l'étranger par des dirigeants sans foi ni loi qui, bien souvent, remplacent un vrai projet par le désir de fonder une dynastie. Idi Amin Dada, Bokassa, Sekou Touré et bien d'autres laisseront un souvenir sanguinaire de leur trop long exercice du pouvoir. Les atroces guerres civiles du Rwanda, du Soudan, d'Éthiopie, d'Angola et de tant d'autres pays dénotent un état d'anarchie du continent beaucoup trop répandu et qui s'est aggravé depuis les premières années des indépendances. Il n'est pas d'usage de le dire et de l'écrire pour ne pas enfreindre l'omerta et ne pas être accusé de néocolonialisme. Pourtant, ce n'est que la stricte vérité et constater que des situations semblables existent aussi en Amérique latine, en Asie ou en Europe orientale ne constitue nullement une excuse ou une consolation. Que la Turquie en Arménie, l'Allemagne dans toute l'Europe ou les Khmers rouges au Cambodge aient aussi perpétré des génocides au XXe siècle et que l'Afrique ne soit pas une exception ne rend pas admissible ce qui s'est passé au Rwanda ou ce que l'on contraint des enfants-soldats à accomplir dans un certain nombre de pays. L'Afrique est capable de s'autodétruire sans vraiment le reconnaître. L'émigration clandestine de nombre de ses habitants est un signe qui ne trompe pas. Elle est d'autant plus préoccupante que le phénomène touche la frange de sa jeunesse la plus dynamique et apte au risque, comme naguère dans les campagnes d'Europe ou aujourd'hui dans celles de Chine.

Tentons d'analyser les causes de cette accumulation de problèmes. L'une des principales en est l'insuffisant niveau d'éducation, en particulier des filles, et le manque d'intérêt dans une grande partie de l'Afrique pour l'écrit. Celui-ci est pourtant le cœur des cultures monothéistes (chrétiennes, musulmane) auxquelles la majorité des Africains adhère avec ferveur. La célèbre phrase d'Amadou Hampâté Bâ, « un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle », n'est belle qu'en apparence. En réalité, elle révèle une situation peu enviable et constitue un programme d'équipement de l'Afrique en bibliothèques, de sorte que les vieillards puissent continuer à transmettre avec sensibilité leurs valeurs par oral et… mourir en paix. Aucun développement économique, social et politique durable n'est possible avec un taux d'analphabétisme dépassant 50% dans l'ensemble du continent, avec des records à 70% en Guinée, au Niger, au Tchad, 80% au Burkina Faso ! L'émergence actuelle de l'Extrême-Orient sinisé tient à la haute estime dans laquelle on y tient la connaissance et l'écrit, selon l'un des principes majeurs du confucianisme, édicté voici 25 siècles. Il faut se souvenir pour comprendre ce pays qu'au Japon la majorité des femmes savaient lire et écrire

(l'écriture simplifiée) dès le XVIIe siècle.

On se souvient de l'émotion suscitée par Nicolas Sarkozy affirmant à Dakar le 26 juillet 2007 : « L'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire ». Peut-être fallait-il le taire, mais on ne peut nier que l'histoire des derniers siècles a été largement subie par les Africains qui n'en ont guère été les acteurs volontaires. L'essentiel est d'admettre que ce n'est nullement une fatalité et c'est bien à l'avenir qu'il faut s'intéresser. Les Africains peuvent et doivent se prendre en charge, ce qu'ils n'ont pas voulu si fortement que cela à l'heure des indépendances, il y a un demi-siècle. Qu'importe si une part de leurs malheurs vient de rapports trop inégaux avec l'Europe au cours des siècles passés. Accuser l'esclavage de tous les maux d'aujourd'hui est une facilité et une absurdité historique. Bien sûr, il faut en parler, il faut en étudier l'ampleur et les modalités, tant du point de vue des Européens que des Africains et des Arabes. Il faut le replacer dans le contexte culturel et économique de son temps. En minorer les conséquences ou, à plus forte raison, le justifier est inadmissible, mais les repentances ne profitent ni aux Africains, ni aux Occidentaux. L'esclavage s'est pratiqué tout au long de l'histoire et sous tous les cieux. Il ne témoigne pas de la plus belle facette de l'âme humaine. Aujourd'hui, presque tout le monde a compris que tous les hommes naissent libres et égaux en droit. Tant mieux ! L'humanité a accompli un grand pas. Tournons la page et gardons-nous de régresser.

Il en est de même avec les colonisations dont le bilan est loin d'être établi et qui comportent, à côté d'abus flagrants, des aspects positifs. Il y eût des profiteurs, mais elle a compté de vrais civilisateurs, éducateurs, médecins, militaires pacificateurs, missionnaires pleins d'abnégation oeuvrant au service des plus pauvres. L'un de mes anciens étudiants mauritaniens qui a effectué une carrière universitaire et de haut fonctionnaire m'a récemment dit : « Vous nous avez colonisés, vous n'avez pas été de très bons colonisateurs, mais surtout vous nous avez abandonnés trop tôt, sans nous apprendre la démocratie ». Je lui laisse la paternité de son jugement, mais celui-ci mérite réflexion. Relisons *Le sanglot de l'homme blanc* de Pascal Bruckner et laissons aux historiens – Africains et du reste du monde- le soin d'analyser les faits. Eux seuls peuvent les replacer dans le contexte de l'époque, en tirer le bilan et surtout nous permettre de regarder vers le possible et le souhaitable. Les Français et les Allemands ont ensemble scruté et interprété leur passé commun : cela a donné l'utile manuel franco-allemand d'histoire paru en 2006. À quand pour le Maghreb ou pour l'Afrique subsaharienne francophone des manuels franco-africains d'histoire ?

L'une des ornières majeures de l'Afrique est l'ethnocentrisme. Aujourd'hui, à de rares exceptions près, la mosaïque ethnique demeure partout une source de tensions, de divisions, de conflits, voire de génocides, au lieu de constituer une richesse, un ferment de dialogue et d'enrichissement mutuel des traditions vivantes. Les Européens n'ont pas de leçons à donner alors qu'ils ont pendant des siècles massacré leurs Juifs, qu'ils ne savent pas comment vivre avec leurs Roms et qu'ils sont encore affligés de problèmes interethniques,

parfois mortifères, au Pays basque espagnol, en Irlande, dans les Balkans, en Belgique, en Corse, sans oublier des DOM-TOM de la France. Le métissage est le signe du dépassement des problèmes et il se développe rapidement partout dans le monde, mais il ne peut être ni imposé, ni considéré comme un préalable nécessaire. Seule la connaissance de l'autre et donc, là encore, l'éducation peuvent fonder le dialogue et la vie en commun sur un territoire. Les Africains, comme tous les habitants de la planète, doivent s'engager de toute urgence dans cette voie.

Évoquons le sens du don et la solidarité. Là, dira-t-on, l'Afrique est imbattable et peut en remontrer à la terre entière. Voire ! Dans *L'Afrique noire est-elle maudite*, paru en 2010 (Fayard), l'écrivain malien Moussa Konaté traite du sujet avec profondeur et mesure. Pour lui, cette légendaire générosité qui nous émeut est en réalité une plaie pour son continent. Elle entraîne à terme une sorte d'incapacité à se prendre en charge et à sortir des difficultés. Telle qu'elle fonctionne encore, elle fragilise les sociétés et apparaît aussi normale pour ceux qui en bénéficient, qu'insupportable pour ceux qui sont contraints de l'exercer. De plus en plus d'Africains éduqués commencent à penser qu'il n'est pas justifié de nourrir quotidiennement 25 membres sans-gêne de la parentèle sous le prétexte qu'ils sont sans revenu. Cette pratique qui est née des graves disettes du passé et du sens de la communauté perd sa valeur dès lors qu'elle devient obligation. Chez les agriculteurs, les parasites ne se précipitent même plus pour aider aux labours ou aux récoltes comme c'était jadis l'usage. Une telle perception de l'assistance entre Africains est proche de la manière de considérer la relation entre les pays riches et l'Afrique. Il ne serait pas inutile qu'un débat sur cette question ait lieu en Afrique, mais qui publiera et lira les livres et les journaux qui confronteraient des positions contradictoires à cet égard ?

Pourtant, malgré ces lourds handicaps, certains indicateurs fournissent des raisons d'espérer. Le SIDA la fait stagner depuis deux décennies, mais l'espérance de vie moyenne est passée sur le continent de 38 ans en 1950 à une cinquantaine aujourd'hui. Il y a encore une marge de progrès avant qu'elle atteigne la moyenne mondiale qui est d'environ 65 ans, mais c'est bien la preuve que la nutrition et la santé ont accompli de grands progrès, alors même que la population du continent est passée dans le même temps de 200 millions d'habitants à un milliard. Depuis 1970, le PIB est passé de 500 à 1500 milliards de dollars. La croissance a atteint 5% par an au cours de la première décennie du XXIe siècle, contre 3% pour la planète entière. Au regard de l'indice de développement humain qui mêle trois variables (espérance de vie, niveau d'instruction, revenu par habitant) et qui est exprimé par un taux variant de 0 à 1, un certain nombre de pays d'Afrique ne sont pas si mal placés que cela : la Libye (0,84), la Tunisie (0,76), l'Algérie (0,75), le Gabon (0,75), la Guinée équatoriale (0,71), le Botswana (0,69), la Namibie (0,68), l'Afrique du Sud (0,68). Hélas, beaucoup sont au-dessous de 0,4 (RD du Congo, République Centrafricaine, Tchad, Niger, Burkina, Mali) et trois ont régressé pour cause de guerre civile : le Congo, la Zambie, le Zimbabwe.

Faut-il s'inquiéter de la croissance rapide des investissements chinois (56 milliards de dollars en 1995, 900 milliards en 2009), alors que baissent ceux qui proviennent d'Europe ? Pas nécessairement si l'Afrique s'inspire de ce qu'il y a de meilleur dans la culture chinoise et si les investissements sont accompagnés de transferts de savoir-faire, sans que soit créée une relation de dépendance qui, naguère, vis à vis de l'Occident, n'a pas laissé de bons souvenirs. Outre la Chine, l'Inde investit en Afrique orientale avec laquelle elle possède un long passé commun. La Corée du Sud, le Brésil, la Turquie, la Malaisie affirment de plus en plus leur présence et un pays africain –un seul, hélas- investit chez ses voisins : l'Afrique du Sud. Mentionnons aussi les envois d'argent des émigrés, même si leur retour actif au pays après quelques années serait préférable, comme cela se produit avec les expatriés du subcontinent indien travaillant dans les pays du Golfe.

Pour la première fois de l'histoire, émerge une classe moyenne dans certains pays situés au sud du Sahara : le Ghana, l'Afrique du Sud, le Nigéria, le Cameroun, le Mozambique, le Kénya, par exemple. Souhaitons que le retour de la stabilité politique permette la montée du phénomène en Tunisie, en Égypte, en Libye, en Côte d'Ivoire. L'augmentation du nombre des PME à capitaux locaux serait un heureux symptôme et la meilleure garantie de succès de ce progrès nécessaire.

En guise de conclusion, énumérons les voies d'un véritable développement de l'Afrique au service de ses habitants : scolarisation pour tous, développement de la culture générale et technologique, promotion du rôle des femmes dans la société et interdiction de la polygamie, aujourd'hui totalement injustifiée. Les jeunes diplômés doivent être aidés à trouver rapidement un emploi et un revenu décent. Ajoutons le sens de l'effort, de la vertu, de la modestie et de la rigueur. Enfin, il est urgent que l'amour de la science juridique chez les élites africaines soit appliqué aux progrès de l'État de droit et d'une gouvernance éclairée. Au fond, ce sont des règles universelles ; elles seules peuvent permettre à l'Afrique de devenir l'un des cœurs du monde, capable d'un échange égal et fructueux avec les autres continents. Face à un Occident et un Extrême-Orient vieillissants, la jeunesse de l'Afrique constitue un bel atout. Faut-il encore l'utiliser avec discernement. Nous devons tout faire pour aider l'Afrique à chasser ses démons et à inventer une voie de développement qui lui soit propre. Être « afro-optimiste » est une nécessité ; cela interdit toute démagogie et tout cynisme, tant chez les Africains que chez leurs contemporains du reste du monde.

Mourir aux portes de l'Europe

par Philippe Rekacewicz, géographe, cartographe et journaliste au Monde Diplomatique

Les crayonnés de Ph. Rekacewicz surprennent toujours un peu car, sous le côté un peu approximatif de la technique utilisée, le discours n'en est pas moins mûri et composé en toute rigueur (voir le n°1534). C'est ainsi que l'aspect volontiers un peu «naïf» du dessin laisse une certaine forme de confiance s'installer. Pour mieux nous prendre à revers...

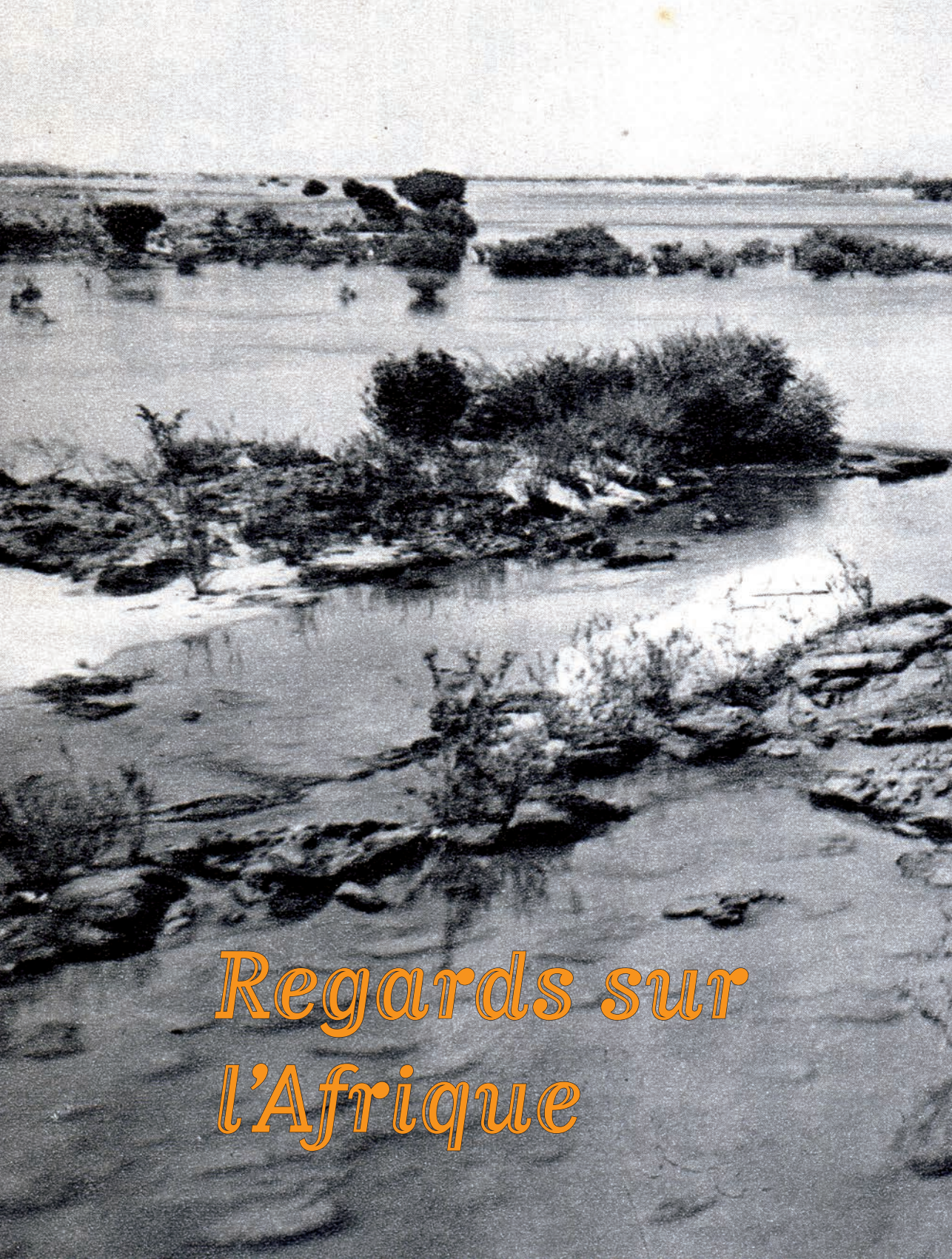
Mais le contenu est bien corrosif : Quoi ! Une carte qui montre les chiffres des migrants morts en train d'essayer d'arriver sur les littoraux européens, est-ce bien décent ? La décence serait peut être, plutôt, de prendre en compte ces morts dans la grande machinerie de la mondialisation telle qu'elle s'opère actuellement.

Dans ce cas, le bilan n'est pas bien brillant : comme le dit le texte sous la carte, ce sont entre 10 000 et 15 000 personnes qui auraient déjà perdu la vie en essayant de venir la gagner en Europe. Mais cela n'est guère apparent, sauf lorsque les remous de l'histoire accroissent le phénomène. Tunisie et Libye ont fait rejouer de sourdes peurs (voir p. 6 et 7 l'article sur Lampedusa), et les frontières de l'Europe vacillent.

Une analyse rapide de la carte laisse voir assez aisément que c'est Gibraltar qui remporte haut la main la première place dans ce macabre classement, avec 6000 morts, suivi il est vrai par Lampedusa. On peut se demander ce que l'Europe représente pour ces migrants ballotés de passeurs en escroqueries diverses dans l'espoir d'arriver à passer de l'autre côté. Car ces hommes viennent parfois de fort loin avant de rendre l'âme dans ces espaces de relégation. C'est ce que le spectacle d'Arianne Mnouchkine, *le Dernier Caravansérail* montrait de façon poignante.

Mais qui se soucie vraiment de l'histoire de ces morts ? Et qui pourrait seulement l'écrire ? **B.G.**

« **Mourir aux portes de l'Europe** ». Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur



Regards sur l'Afrique

Noirs et blancs

Sénégal. « Ah, si vous aviez connu Saint-Louis il y a seulement trente ans, avec ses grandes familles créoles (blancs nés à la colonie, sans une goutte de sang noir) qui tenaient le haut du pavé, et toute la gamme descendante des « demi-sang », quarterons, octavons, métis, traits d'union entre Noirs et Blancs. Mais cela est fini, et ce sont les nouvelles venues à la colonie qui en sont responsables ; car la femme blanche est l'adversaire stupide et implacable de tout ce qui est indigène. Dans ces pays où tout, le climat, le milieu, la facilité toujours et parfois la nécessité, vous pousse vers la femme du pays, la Blanche n'a qu'un moyen de défense : c'est le mépris, non seulement pour toutes ces personnes de son sexe mais encore pour tout ce qui touche à la Rivale, à l'Ennemie. Pour connaître le pays, il faut y avoir vécu célibataire ; tous ces jeunes gens qu'on nous envoie maintenant avec leurs gentilles poupées blanches, qu'est-ce qu'ils peuvent connaître de la vie et de l'âme indigène ? C'est par la femme et par elle seule, que l'on peut apprendre et comprendre la langue, les mœurs et le cœur d'un pays. Avec tous ces gens sérieux, ces ingénieurs, ces « diplômés » d'Ecole qui, au lieu de pratiquer, comme nous le faisions, les jolis livres vivants que la Nature nous donne, restent le nez plongé dans leurs vieux bouquins, c'est avec ceux-là qu'on perd une colonie et qu'on devient aussi bête que des Anglais ! » (...)

Soudan. « Question grave : cet enseignement du français qui ne peut qu'être superficiel, ne risque-t-il pas de former des déclassés ? Dès qu'il sait quatre mots de notre langue, l'indigène se croit d'une race supérieure et d'une classe qui a droit à tous les droits. Il lui paraît indigne de lui-même de reprendre le travail de la terre. Ce qu'il désire, c'est une place de « clerk », de commis de bureau, dans une maison de commerce ou, de préférence, dans la toute-puissante administration. Mais ces emplois sont rares, déjà encombrés et souvent mal payés. Alors, le malheureux se croit victime d'une grossière injustice : pour avoir voulu en faire un demi-Français, nous en aurons fait un « anti-Français », agent de mécontentement et de révolte. Ne vaudrait-il pas mieux se borner à l'enseignement des dialectes indigènes, de certains d'entre eux, du moins, élevés à la dignité de langues, comme l'ont fait les Belges dans leur Congo et les Anglais dans certaines de leurs colonies africaines ? L'enseignement ne serait-il pas plus efficace ? Et le risque de « déraciner » les indigènes atténué ? (...) Les Noirs seront demain ce que les aura fait notre École.

La forêt. Aube dans la forêt : lentement, insensiblement, l'obscurité de la nuit fait place à une clarté blafarde. La lumière ne naît de nulle part : ni levant, ni couchant ; même pas de ciel. Rien ne filtre des voûtes de feuillages : c'est comme une lente décomposition des ténèbres noires en ténèbres glauques... Un brouillard blanc, maintenant, enveloppe toutes

Une vue de Tombouctou, telle que reproduite dans le catalogue de l'exposition internationale coloniale de Paris en 1931, quasi contemporaine du voyage de J. Weulersse en Afrique

Double page précédente : Groupe de pêcheurs sur le Niger, dans la région de Bamako. D'après l'ouvrage dirigé par Paul Chombart de Lauwe, *la Découverte aérienne du Monde*, publié en 1948 chez Horizons de France

choses, un brouillard subtil qui sent les fièvres et la mort. Dans les profondeurs sombres de la forêt, se jouent ses draperies transparentes et opaques à la fois comme les voiles magiques des contes d'Orient. Parfois, très haut, sur vos têtes, elles découvrent des tronçons de fûts énormes, massives colonnes suspendues dans l'air ou bien, une retombée de lianes géantes, pendantes du vide…

Rien ne bouge, ni branches ni feuilles. Les brumes s'évanouissent ou réapparaissent, sur place, comme des fantômes. Les eaux sont mortes, plus lourdes que du mercure et plus noires que de l'encre. L'air est immobile, d'une immobilité irréelle, effrayante. Il semble le captif de la forêt, enchaîné éternel dans cette vivante prison, y croupissant depuis l'aube du monde, sans avoir jamais connu ni brise, ni vent, ni soleil.

De l'humus fétide et mou où les pieds s'enfoncent comme en un tapis d'éponges, monte une universelle, écoeurante odeur de pourriture qui s'exhale dans l'air lourd pour l'alourdir encore. Et dominant toutes choses, s'étend le Silence : non plus le silence musical et chantant des mers tropicales, ni le silence cristallin des nuits sèches de Saint-Louis, ni celui, vibrant, de la brousse soudanaise au soleil de midi ; mais un silence lourd, étouffant. Un silence fait de mille bruits : poussée lente de la sève dans les troncs, les branches et les rameaux, éclatement des bourgeons, chute des feuilles mortes, agitation de mandibules, cheminements d'insectes et, par-dessus tout, l'hymne triomphal et muet de la décomposition.

Je reviens d'une tournée de conscription pour le recrutement de « tirailleurs ». Il n'y a rien de plus sottement criminel. Je me faisais l'effet d'un négrier. La fameuse « Armée noire » n'est bonne qu'à rassurer les nigauds de France. (…)

Pas de révolte ouverte contre le Blanc ! Mais si on n'a pas la force dans ce bas monde, on peut l'acquérir en passant dans l'autre. J'ai vu des femmes, par désespoir, se pendre « contre » le Blanc ; vivantes, elles pouvaient lutter contre lui ; mortes, leur esprit pouvait beaucoup…

Quand ils le peuvent, les indigènes passent dans les colonies étrangères. Triste réclame pour nos méthodes coloniales ! Et beau moyen pour se procurer cette main d'œuvre qu'on réclame de toutes parts. Nous ne sommes déjà que trop pauvres en hommes : la seule Nigeria anglaise, avec ses 19 millions d'habitants, est plus peuplées que toute notre immense AOF.

Nigeria. Kano est une forteresse de l'Islam ; car il y a de longs siècles qu'ont été convertis les Haoussas qui forment le fond de la population de la Nigeria du Nord. Les échanges commerciaux, les pèlerinages, les apports de sang arabe et berbère, affinèrent peu à peu le type noir. Vers le XIIIe siècle, apparurent les rouges Fullah (ou Fulani) venus sans doute des régions du Haut-Nil. Supérieurement doués, ils formèrent une véritable aristocratie dans les divers émirats nigériens qu'ils finirent par enlever aux dynasties

indigènes, au début du XIXe siècle. Ce furent ces principautés fulani que les Anglais rencontrèrent devant eux et qu'ils ont achevé de soumettre seulement dans les premières années du XXe siècle, après les campagnes du colonel, aujourd'hui Lord Lugard. Ce dernier posa les principes du régime du protectorat (*indirect rule*) encore en vigueur : les guerres intestines, les grandioses razzias de Noirs païens pour l'esclavage furent supprimées et l'ordre remis dans les finances. Mais les émirs conservèrent tout leur prestige et de réels pouvoirs sur leurs sujets. (...)

« Alors, puisque j'étais en Afrique, j'ai voulu me faire africaine avec passion ; j'ai suivi mon mari dans les champs, l'ai accompagné sous la tornade ou le soleil, dans ses courses et ses travaux ; j'ai désiré apprendre la langue du pays, m'intéresser aux indigènes, vivre pour eux. Le soleil m'a brûlé et vidé le crâne ; la fièvre a mangé mes joues et creusé mes yeux. Quant aux Nègres, ils m'ont trompée, bernée, volée. Ce sont des brutes immondes. Pour m'en débarrasser, je les ai tous chassés. Plutôt que d'avoir à supporter leur présence, j'ai mieux aimé faire moi-même ma cuisine et ma vaisselle. Regardez, ajoute-t-elle en montrant ses mains aux doigts fins, tout gercés et durcis par le travail. Et maintenant, il ne me reste plus rien, plus rien que l'effroyable solitude, qui me hante, m'obsède et me poursuit sans trêve, nuit et jour, comme un horrible cauchemar sans réveil que la mort... - Bientôt, vous reviendrez en Europe. Dans deux ans, à peine... - Dans deux ans ! A quoi bon ! Ce pays m'a tout pris, jeunesse, beauté, santé. Je ne sais plus rien : ni m'habiller, ni recevoir, ni lire, ni causer, ni jouer, ni même désirer... » Sous ses paupières lasses, percent, contenues à peine, deux larmes. Au dehors, vibre sous le soleil la muette solitude.

Katanga. Aujourd'hui, dans le luxueux wagon-restaurant aux boiseries d'acajou, un serveur noir nous tend respectueusement la carte des vins. Sur les nappes damassées, l'argenterie brille. Mes deux voisins parlent finances, comparant la valeur spéculative des actions de l'Union minière et de la Kilo-Moto (...). Sur la brousse africaine, une vision imprévue se dessine : terrils noirs et chevalements de puits de mines, les « Charbonnages de la Luena » (...). Des pylônes d'acier, dégingandés, s'alignent dans la maigre savane. Lubudi montre ses puissantes cimenteries toute neuves ; le sauvage soleil d'Afrique se couche, captif, entre de hautes cheminées d'usines. Elisabethville, la capitale du Katanga, un vaste damier d'avenues poudreuses, des bungalows bas, au milieu de jardins poussiéreux. Des banques, des magasins de luxe aux somptueuses vitrines, de larges cafés, des autos innombrables, des bâtiments qui sortent de terre, des gens qui se hâtent malgré le soleil, des femmes en toilette claire. L'heure du lunch au Globe, dans l'avenue chic d'E'ville. Un orchestre international, Roumains, Polonais et Italiens, joue des airs cosmopolites. A la table de droite, nos voisins sont des Grecs ; à celle de gauche, des Américains. Tous les idiomes se croisent, au sein de cette nouvelle Babel bâtie en moins de vingt ans au cœur du continent noir.

Deux langues pourtant y dominent : le français et l'anglais. « Il n'en était pas de

même il y a huit ans, me dit mon hôte. E'ville, à ses débuts, fut surtout anglais ou plutôt Sud-africaine. Les Belges étaient novices en matière coloniale et, d'ailleurs, à cette époque, entre le bas-Congo et le Katanga, la distance était, pour ainsi dire, infranchissable.(...) E'ville reste encore une cité-champignon, création commune de toutes les races, unies seulement par la fièvre de la fortune et l'orgueil du succès. En 1910, il n'y avait ici que la savane, il n'y avait pas soixante Blancs dans le Katanga ; aujourd'hui, nous sommes 8000. La valeur de chaque Blanc est décuplée ; notre vie est plus intense, plus productive que partout ailleurs. Nous sommes la ville la plus « moderne » du monde. L'Amérique même est dépassée : nous possédons deux autos par tête d'habitant et nulle part ailleurs, l'argent ne roule aussi vite. (...) Nous avons accompli une œuvre admirable et terrible. Pour que les usines grandissent et que les rails s'allongent dans la brousse, (...) il faut à tout prix du travail noir. Mais le recrutement dissocie la vie indigène ; les villages se désagrègent, les antiques coutumes périssent. (...) Notre civilisation matérielle est trop lourde pour [le Noir], il la subit, elle l'écrase. »

Jacques Weurlesse, *Noirs et blancs*, CTHS, 1993
(Cet ouvrage est paru pour la première fois en 1931)

Un paysage en Haute-Volta

Les paysages doivent être mis en accusation, leurs apparences ayant de grandes chances d'être plus ou moins trompeuses. Je reviens, fin 1978, d'un séjour en Haute-Volta : les environs de Ouagadougou frappent par leur monotonie (...). Pas de vallée, pas d'eau courante (...). La sécheresse a jauni les herbes des jachères et les chaumes du sorgho et du mil. Rien ne dénote une agriculture plus évoluée que le banal essartage africain ; et déjà des feux ont couru par endroits. Des femmes portent sur la tête des paniers pleins d'épis. Ces derniers ne sont pas bien gros et, sur le champ, les plants n'étaient guère serrés : la récolte ne doit pas dépasser 800 kg par hectare.

Rien en tout cela qui, de prime abord, accroche l'attention et charme la sympathie. Mais voici un agrément du paysage : des arbres de taille moyenne donnent l'aspect d'un parc. D'autre part, cette contrée apparaît très peuplée : il n'y a pas de villages mais les maisons mossi se dispersent nombreuses ; chacune d'elles en aperçoit plusieurs autres, à peine éloignées de quelques centaines de mètres. Voilà posés deux problèmes : que signifie ce paysage de parc ? Comment expliquer la population rurale qui atteint, par endroits, 100 habitants par km^2 ? Regardé de plus près, le parc révèle la prédominance de deux arbres, le karité ou arbre à beurre et un acacia, appelé ailleurs *kad*. Comme le karité produit une graisse végétale très appréciée, les paysans mossi ont favorisé sa multiplication et respecté les arbres adultes. Pour le kad, une telle explication ne peut jouer : c'est pourtant un arbre précieux, mais ses avantages ne peuvent être profondément ressentis par les Mossi.

Le kad ou l'esprit de contradiction : il met ses feuilles en saison sèche et les perd en saison des pluies ; on n'a pas plus de fantaisie et de mépris pour les météores ! Mais quelle utilité dans cet arbre désaisonné ! Étudiant les paysans serer du Sénégal, Paul Pélissier a montré que les feuilles et les fruits du kad sont un excellent fourrage en saison sèche, habituellement si pénible pour le bétail ; que la disparition des feuilles en saison des pluies permet de cultiver les plantes vivrières jusqu'au pied du tronc ; que d'ailleurs la racine pivotante du kad ne concurrence pas les racines traçantes des plantes annuelles ; que cette légumineuse apporte de l'azote au sol ; qu'en nourrissant le bétail en saison sèche, le kad permet de le tenir toute l'année près de la maison et de fertiliser les champs.

Fort utile à des pasteurs, le kad avait moins d'intérêt pour des agriculteurs-essarteurs comme les Mossi ; ce qui amène à penser que le pays que je visite fut d'abord occupé par des pasteurs-agriculteurs ; ils ouvrirent dans la forêt des clairières, y favorisèrent la multiplication des kad ; de fait, les kad sont inégalement répartis ; les surfaces où ils abondent sont les anciennes clairières de défrichement. Puis, vinrent les Mossi, dotés de plus fortes techniques d'encadrement, qui submergèrent et absorbèrent leurs prédécesseurs

Paysage Mossi contemporain. DR

et défrichèrent les forêts encore intactes. Les Mossi ne bénéficiaient pas de tous les avantages du kad puisqu'ils n'étaient pas éleveurs de bovins ; ils le respectèrent cependant (et eurent raison de le faire) tout en favorisant la multiplication des karité. Ainsi, ce paysage qui paraissait au premier abord monotone présente une profondeur historique qui le rend beaucoup moins lassant.

La forte densité rurale surprend en un pays de modeste fertilité et de technique agricole extensive. La faible fertilité et le manque de fumure sont soulignés par l'apparition dans les éteules de la charmante et discrète fleur rose de la plante *striga,* bon indice de l'épuisement du sol. Nombreux sur une terre médiocre usée par une longue exploitation sans restitution d'engrais, les Mossi comptent parmi les paysans les plus pauvres : l'austérité de la consommation est un premier facteur d'explication de la forte densité ; un autre facteur : une alimentation à base essentiellement végétale. Mais l'explication fondamentale est dans les techniques d'encadrement ; depuis de longs siècles, les Mossi forment une nation solide : monarchie héréditaire, administration territoriale (royaume, provinces, cantons, communes, hameaux), une armée de cavaliers. Ainsi furent assurées depuis des siècles l'expansion territoriale, la protection contre les agressions, l'exclusion des chasseurs d'esclaves, la paix intérieure. La capitalisation des excédents démographiques permit les fortes densités.

Pénétrons dans une habitation ; c'est bien une « pluri-case » : un mur de pisé enveloppe des cases cylindriques, pisé et toit de chaume dont chacune est affectée à l'un des membres de la famille (...). L'inventaire de l'outillage est vite fait. Rien qui tourne : pas de meule rotative, pas de poulie sur le puits commun. Mais sur la route voisine roulent de petites charrettes tirées par des ânes. Innovation récente et fort utile, d'autant que les charrettes sont fabriquées à Ouagadougou. Elles servent principalement à livrer cette grande ville de 300 000 âmes le bois, seul combustible pour la cuisine (...). Heureuse addition à la force de travail, l'âne présente cependant un inconvénient ; voici qu'on observe une forte recrudescence du tétanos (...). L'abondance du crottin d'âne a multiplié les possibilités d'infection tétanique chez une population qui va pieds nus.

Les charrettes (et les ânes !) ne sont pas les seules apparitions de la modernité. Que de bicyclettes qui servent souvent à porter deux personnes, ou une charge de bois de feu ! Les cyclomoteurs ont une grand vogue ; l'automobile est idéal lointain mais présent à l'esprit. Le transistor se répand dans les chaumières. De loin en loin s'entend le bruit d'un moteur fixe : un moulin moud le grain, contre une redevance en argent.

Il faut renoncer à un rêve que j'avais formé il y a trente ans : répandre en Afrique noire, pour soulager la peine des hommes, et surtout des femmes, divers instruments extrême-orientaux d'une technicité plus évoluée que l'outillage africain, tout en étant d'une fabrication simple et utilisant des matériaux locaux. (...) Aucun espoir ne subsiste de répandre la fabrication de ces outils commodes et peu coûteux dans une population qui a pris goût à la bicyclette (...) et aux moulins à moteur. Il faut de l'argent pour acheter ces

engins modernes : on en a donc quelque peu, bien qu'on soit pauvre. Les filles répugnent à épouser un homme qui n'a pas un vélomoteur et à s'établir loin d'un moulin mécanique qui leur évite le long travail du pilonnage. L'argent provient-il de la vente de quelques paniers de mil, de quelques pots de bière, de bois, de feu, de volailles ? Ces recettes seraient insuffisantes ; au cours de la visite des maisons, le grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants, et la rareté d'homme adultes n'ont pas manqué de frapper l'attention : ces derniers gagnent des salaires à la ville, et surtout à l'étranger, Ghana et Côte d'Ivoire. Leurs économies paient charrettes, bicyclettes, cyclomoteurs, moulins à pétrole.

De fil en aiguille se sont révélés les ressorts cachés du paysage mossi : apparaissent en même temps les premiers signes de la grande révolution des campagnes africaines, qui passent de l'économie de subsistance à l'économie monétaire.

Terres de bonne espérance, Pierre Gourou, Plon, 1982

L'invention de l'île Sainte-Hélène par Napoléon

Par Charles-Éloi Vial, conservateur, École des chartes

Africaine, Sainte-Hélène ? À quel pays, quel continent rattacher ce rocher volcanique situé à 15° 57' Sud et 5° 42' Ouest, perdu dans l'Atlantique, à mi-chemin entre Le Cap et le Brésil ? Politiquement, l'île fait partie, avec l'Ascension et Tristan da Cunha, d'un territoire britannique d'outre-mer, mais les géologues la situent indubitablement sur la plaque africaine. Ses paysages sont d'une incroyable diversité et peuvent évoquer, d'une vallée à l'autre, aussi bien la steppe que la verte prairie du pays de Galles. Alors qu'il vivait sur ce plateau au climat chaud, humide et brumeux, Napoléon se plaignit d'avoir été « confiné dans une enceinte de laves arides, où il n'y avait pas d'autres animaux sauvages que des rats[1] ».

Avant 1815, il n'y avait que « Sainte-Hélène, petite isle » : c'est ce que Napoléon, encore écolier, nota dans un de ses carnets, sans savoir qu'il y finirait ses jours, le 5 mai 1821, après six années d'exil. C'est probablement dans un dictionnaire géographique qu'il

put lire sa première description de cet îlot inhospitalier : « *Sainte-Hélène, insula S. Helena. C'est une petite isle de l'Océan Étiophien* (sic). *Elle est sous le 18e degré de longitude, & le 17e degré de latitude méridionale. Elle a été découverte l'an 1502 par les Portugais, qui la trouvèrent déserte, y plantèrent quelques citronniers & orangers, & s'en servirent pendant quelques tems pour y refraîchir leurs malades. Les Anglois en sont maintenant les maîtres, il y ont établi une colonie*[2] ».

En 1815, Napoléon passa par trois îles qui changèrent son destin : l'île d'Elbe, où il fut en exil du 3 mai 1814 au 26 février 1815, l'île d'Aix (au large des côtes charentaises) où, chassé de France après Waterloo, il chercha refuge du 12 au 15 juillet 1815, et Sainte-Hélène, où il mourut six ans plus tard. À Aix, l'Empereur déchu balança entre la fuite à bord d'une barque de pécheurs et la reddition aux Anglais. Renonçant à ses projets d'exil doré aux États-Unis, il finit par se rendre en appelant à la clémence du Prince Régent. Il perdit vite ses illusions. Amené au large des côtes anglaises, le prisonnier attira des centaines de curieux, venus en barque pour l'apercevoir saluer les dames de son bicorne. Sa popularité effraya le gouvernement britannique. Espérant être installé en Écosse, il fut atterré d'apprendre son exil à Sainte-Hélène, et il comprit vite qu'il ne s'agissait pas du séjour enchanteur qu'on lui faisait miroiter, mais d'une prison sans barreaux.

Après la longue traversée, du 7 août au 16 octobre, il débarqua avec quelques compagnons et domestiques, et s'installa le 10 décembre dans sa dernière résidence, Longwood House. Isolée sur un plateau battu par les vents, la maison n'avait rien d'un palais. Envahi par les rats, surveillée par les troupes anglaises en permanence, ce camp retranché est le lieu où Napoléon passa six années à arbitrer les chamailleries de son entourage et à s'affronter par protestations interposées avec le gouverneur de l'île, le « geôlier » Hudson Lowe. Jean-Paul Kaufmann, prisonnier très célèbre au Liban, dans son récit mi-roman, mi-portrait psychologique, *La Chambre noire de Longwood,* (publié chez Gallimard en 1998), a mis en scène les dernières années de l'Empereur : face à l'ennui, le délitement progressif de l'individu. Contre l'ennui, de vaines tentatives : les promenades, le jardinage avec la certitude de ne jamais pouvoir quitter l'île et la peur de finir abandonné de tous. Surtout, Napoléon dicta des *Mémoires*, le fameux *Mémorial de Sainte-Hélène*, des commentaires sur l'histoire militaire et diplomatique. Il eut tendance à refaire l'histoire car il était décidé à bâtir sa légende. Ce travail de mémoire ne le préserva pas de l'ennui qui devait le ronger jusqu'à la fin.

C'est probablement d'ennui que Napoléon mourut plus que d'un hypothétique empoisonnement à l'arsenic. Sa tombe, une simple dalle dans une vallée ombragée par un saule, devint un lieu légendaire. Malgré la distance, ce fut une destination prisée des

Page précédente : Caricature datant de l'époque où Napoléon était à Sainte Hélène. On peut lire : « Un vieil amour ne rouille pas, ou l'emploi du grand homme sur la petite île des rats »

Longwood House aujourd'hui. Photo Michel Dancoisne-Martineau

premiers touristes. Le gouvernement britannique fit garder l'endroit jusqu'au 14 octobre 1840, lorsque le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe, vint ramener le héros aux Invalides. Sous Napoléon III, Longwood House et la Vallée du saule furent offerts à la France, et constituent depuis un musée dépendant du ministère des Affaires étrangères. Un conservateur français est chargé de ce bout de France isolé de l'Atlantique Sud, accessible uniquement en bateau depuis Le Cap : un « Royal Mail Ship », le dernier en service, effectue la traversée de cinq jours une fois par mois.

On trouvait à Sainte-Hélène tout ce qui venait nourrir l'imaginaire colonial britannique, des requins mangeurs d'homme, des lamantins, des chasseurs de dauphins et des amateurs de soupe à la tortue de mer : un lieu d'exil radicalement différent de la France. À part dans la ville principale, Jamestown, la culture anglaise n'était partagée que par quelques riches colons vivant dans de belles maisons de planteurs, bénéficiant de microclimats enchanteurs. Napoléon rencontra des esclaves noirs, des ouvriers chinois, des cultivateurs de pomme de terre irlandais et des Indiens. C'est un des paradoxes de l'exil à Sainte-Hélène. Napoléon, qui avait voulu conquérir l'Europe et mettre l'Angleterre à genoux, a fini ses jours dans le microcosme de tous les exotismes des colonies anglaises.

Ce sont les insulaires qui vécurent à l'ombre de l'exilé que Michel Dancoisne-Martineau, conservateur des domaines français de Sainte-Hélène[3], a voulu évoquer dans *Chroniques de Sainte-Hélène*. Il a réussi avec les archives de l'île à évoquer l'envers du décor, en retraçant la vie de plusieurs de ses habitants, dans des histoires souvent tragiques, prêtant parfois à sourire, grâce à cinquante-quatre chroniques, retraçant entre autres le destin de Fanny, prostituée de la prison de l'île, de Samuel, esclave du gouverneur, du marchand juif Solomon, ou encore d'Ursula, femme d'artisan vendue par son mari, au grand scandale de Napoléon. On y découvre la gestion de l'île, les problèmes de ravitaillement, les tracasseries administratives, les conflits entre la Compagnie des Indes, concessionnaire de l'île, et le gouverneur, et les méfaits de l'autorité puritaine du révérend Boys. Toute l'habileté de l'auteur a été de placer en exergue de ses récits une citation de Napoléon, qui, d'une manière ou d'une autre, avait écho des ragots de l'île, dont il était friand, et que ses proches notèrent aussi scrupuleusement que ses commentaires sur son règne et ses batailles.

L'Empereur déchu n'apparaît pourtant qu'en filigrane, même si les vies des cinq mille habitants de l'île furent bouleversées par son arrivée devant imposer la présence de deux milliers de soldats venus garder le « prisonnier de l'Europe ».

En s'éloignant volontairement du grand homme, Michel Dancoisne-Martineau arrive à remettre en question de nombreuses certitudes et à dévoiler de nouveaux aspects du drame à huis-clos de Sainte-Hélène. On en ressort bouleversé par la conclusion de l'auteur : Napoléon, non content d'être exilé, « a su se détacher de l'île en refusant de se soumettre à son emprise. En utilisant ses souvenirs, il a créé de toutes pièces un refuge encore plus contraignant : un îlot dans une île ».

Notes

1. Charles-Tristan Montholon, *Récit de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène*, Paris, Paulin, 1847, t. 1, p. 315-316.

2. Baudrand, *Dictionnaire géographique universel, contenant une description exacte des États, royaumes, villes, forteresses, montagnes, caps, isles*... Utrecht, Amsterdam, François Halma, Guillaume van de Water, 1750, p. 835

3. Michel Dancoisne-Martineau, Chroniques de Sainte-Hélène : Atlantique Sud, préface de Thierry Lentz, Paris, Perrin, 2011, 1 vol (349 p.- 8 p. de pl.), ill. en noir et en coul., 21 cm. ISBN 978-2-262-03415-3, 23 euros. On ne peut que recommander son blog : http://domainesdefranceasaintehelene.blogspot.com/

Exploration et connaissance de l'Afrique au XIXe siècle

en partenariat avec la BnF

A la fin du XVIIIe siècle, les Européens ne connaissent de l'intérieur de l'Afrique qu'un découpage arbitraire, en douze grandes régions, proposé par les géographes de cabinet. La carte de Jean-Baptiste d'Anville (1749) et ses immenses taches blanches révèle la situation réelle des connaissances et trahit l'étendue de l'ignorance.

Découvrir un continent encore largement inexploré, percer les mystères de la géographie africaine, tels sont les buts que se fixent au tournant du siècle voyageurs et sociétés savantes. L'impulsion vient d'Outre-Manche avec le voyage de l'Écossais James Bruce sur le Nil Bleu (1769-1772) puis avec la création de l'African association à Londres en 1788. Nombreuses sont les énigmes géographiques alors soumises aux voyageurs : la situation des sources du Nil, le tracé des cours du Niger et du Congo, l'immensité du Sahara, la mystérieuse Tombouctou...

Tout au long du XIXe siècle, des centaines d'explorateurs vont parcourir le vaste continent : voyageurs solitaires (René Caillié, Charles de Foucauld), aventuriers et commerçants (Charles Rochet d'Héricourt), savants et scientifiques (Joseph Pons d'Arnaud, Alfred Grandidier), membres de missions religieuses, civiles ou militaires (Lionel Dècle, Pierre Savorgnan de Brazza, Joseph Galliéni), figures de proue ou acteurs inconnus de l'exploration africaine. Certains rapportent des carnets de route, des dessins et croquis, d'autres dressent des cartes ou, plus tard dans le siècle, pratiquent la photographie. Tous font preuve d'un sens aigu de l'observation et collectent des données d'ordre topographique, géologique, hydrologique, ethnologique à leur seul usage ou à destination de ceux qui, au sein du monde savant, vont en faire la critique, la mise en forme et en préparer la diffusion.

Parmi ces différents modes d'enregistrement de l'information, la cartographie joue un rôle particulier dans l'appropriation intellectuelle, scientifique et politique du territoire. Elle permet de suivre l'avancée des connaissances géographiques mais constitue également un outil au service de l'exploration. Dans le dernier quart du XIXe siècle les missions d'exploration sont, dans bien des cas, les prémices de la conquête militaire. Le projet cartographique n'est alors plus uniquement de faire avancer des connaissances géographiques, de rapporter des informations scientifiques - même si elles sont toujours nécessaires et souhaitées - , mais d'avoir une représentation fiable de l'espace, pour pouvoir dans un proche avenir en prendre possession et le contrôler.

Une quarantaine de documents provenant du département des Cartes et Plans de la BnF et de la Société de Géographie, regroupés en thèmes, étaient présentés dans un abécédaire lors d'une exposition à laBNF dans le cadre des . Nous avons choisi pour vous quelques uns de ces documents.

Textes: Olivier Loiseaux,

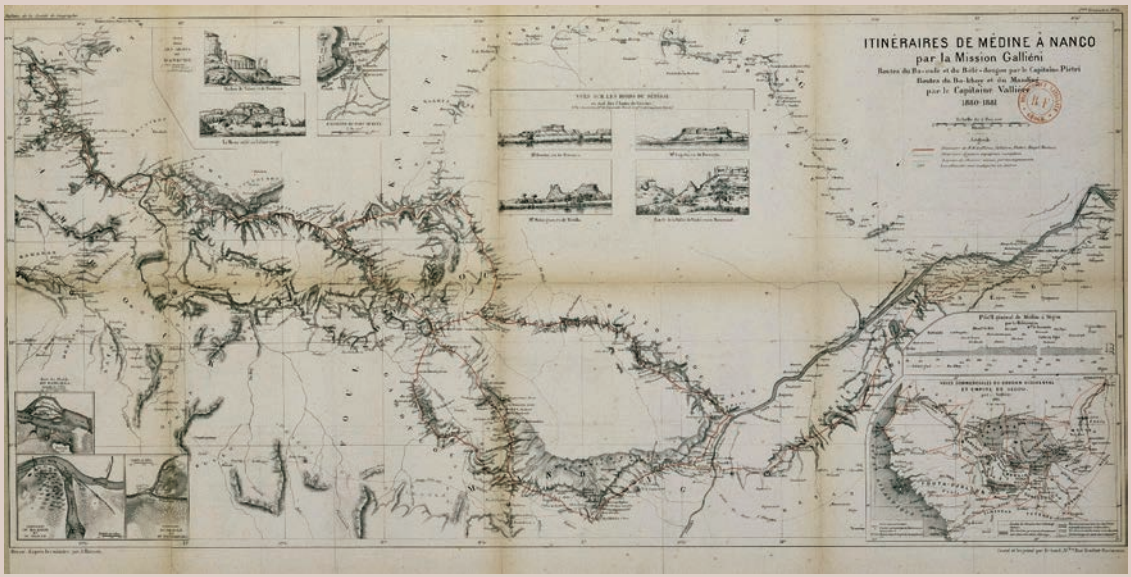
U comme Us et Coutumes
Charles Rochet d'Héricourt, Objets offerts en présent à Sa Majesté le Roi des Français, par Sahlé-Sallasi, Roi du Choa
BnF, Cartes et Plans, Société de géographie Sg Carton Re-Ru (926) pl. 27

Négociant français, Charles François Xavier Rochet d'Héricourt (1801-1854) projette une traversée de l'Afrique de la Mer Rouge au Gabon.
Arrivé à Tadjoura en juin 1839, il décide de pénétrer en Éthiopie par le Choa et se rend à Ankober, l'ancienne capitale. Il rencontre le roi Sahlé Sélassié qu'il accompagne dans un voyage en pays Galla, au-delà du Nil Bleu. Chargé de cadeaux et de lettres pour le roi Louis-Philippe, il revient en France en octobre 1840 et fait connaître l'intérêt politique et économique du Choa. Il rapporte notamment de son voyage huit gouaches qui, par la variété de sujets, témoignent d'un grand intérêt pour les peuples abyssins.
Son ouvrage paru en 1841 « Voyage sur la côte orientale de la mer Rouge, dans le pays d'Adel et le Royaume de Choa » dans lequel sont reproduites en gravures ces gouaches, donne d'importantes précisions sur les mœurs, les institutions et la religion des peuples rencontrés.

C comme Cartographie

La mission Galliéni de 1880 s'inscrit dans toute une série d'opérations militaires françaises menées en Afrique occidentale. Exploration et conquête territoriale sont ici étroitement liées et la cartographie sert ici directement le projet colonial.
Joseph Galliéni se voit confier la tâche d'étudier le tracé d'un futur chemin de fer reliant le Sénégal au Niger et d'explorer ces régions. Galliéni s'entoure d'officiers chargés de la reconnaissance des routes suivies et de l'exécution des levers : les capitaines Jean Vallière (1849-après 1919) et Camille Piétri (1852-1885). Vallière à côté de ses qualités de topographe possède un remarquable coup de crayon et rapporte une série de croquis pris sur le vif des paysages traversés.
Tous ces documents seront au retour de la mission étudiés puis transmis au dessinateur géographe Jules Hansen (1849-1931) pour la réalisation d'une carte-synthèse « Itinéraire de Médine à Nango par la mission Galliéni » publiée en 1882 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*. La tâche du cartographe est ici un travail de raccordement, d'assemblage des différents itinéraires de reconnaissance, de dessin au net des croquis de Vallière et de leur réduction après mise au carreau, enfin un travail de composition générale où les vues et les cartes de détail sont assez judicieusement réparties dans la feuille.

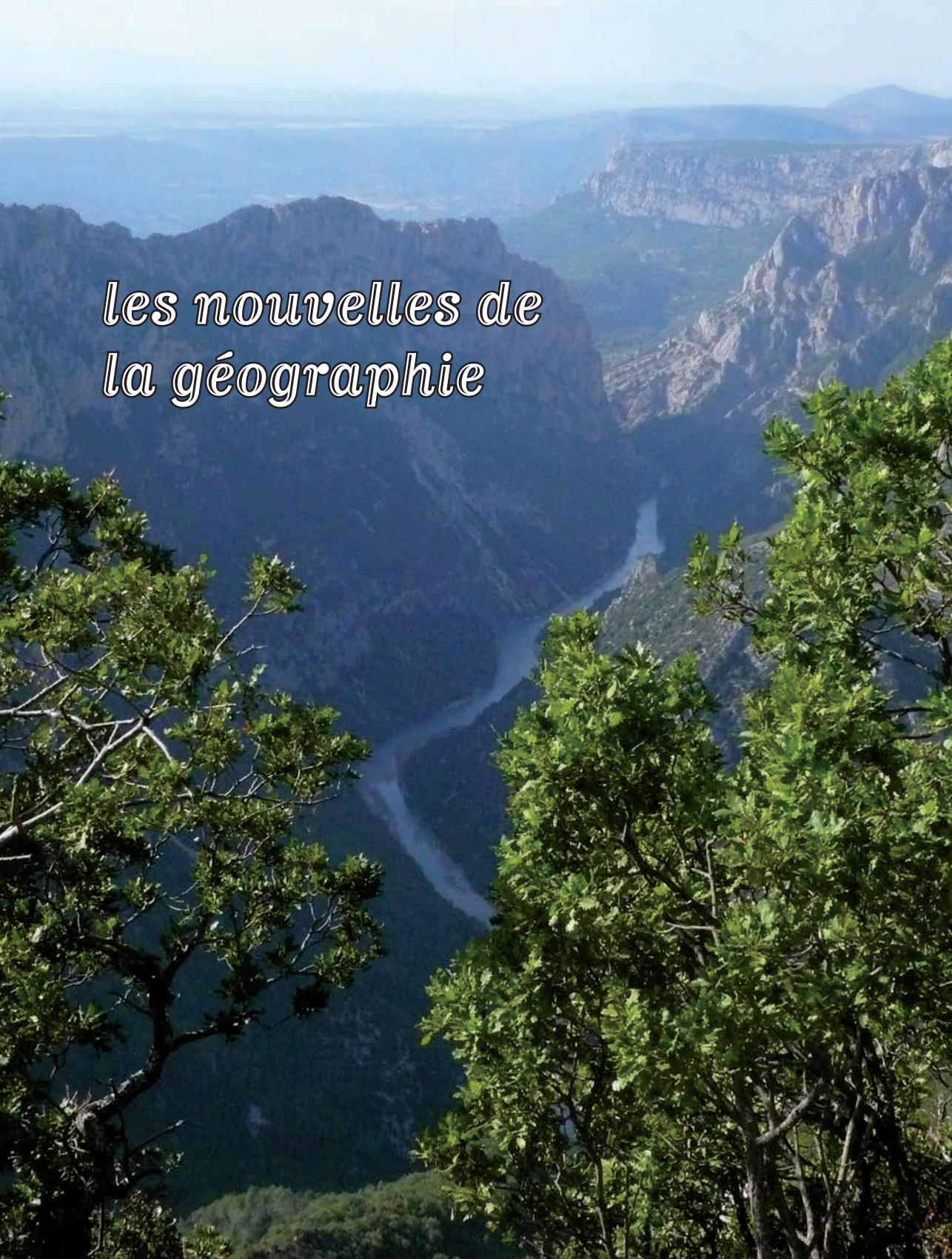
Jules Hansen
Itinéraires de Médine à Nango par la mission Galliéni, 1882
BnF, Cartes et Plans, Ge C 10955



M comme Militaires

Officiers et sous-officiers français engagés dans la conquête coloniale vont rapporter de nombreux témoignages des régions traversées. Utilisant avec plus ou moins de talent différentes techniques iconographiques d'enregistrement de l'information, ils participent à ce vaste mouvement de production d'images. Certaines resteront inédites, d'autres seront utilisées et reproduites dans la presse illustrée.
L'officier de cavalerie Hyacinthe Dastugue (1827-1880) est en opérations dans le Nord-Ouest algérien en 1862. Il s'agit pour cet officier de reconnaître des itinéraires et de cartographier des points stratégiques mais il s'intéresse également aux éléments de relief, si importants en milieu désertique. Les documents mis au propre produits par cet officier sont d'un grand soin dans l'exécution et révèlent un véritable « coup d'œil géologique ».
Quinze ans plus tard, l'officier du Génie Georges Didier (1850-après 1916) parcourt le Nord-Est algérien. Ses talents de dessinateur et d'aquarelliste lui permettent de rapporter des « Souvenirs d'Algérie » d'une grande précision, déjà empreints d'une certaine vision pittoresque du pays.
Le capitaine de spahis François Imbert (1856-1930) dans sa campagne au Soudan en 1894 choisit le dessin à la plume pour décrire les paysages désertiques du Tagant (Mauritanie). Ses vues font ressortir la diversité des formes du relief : reliefs ruiniformes, blocs erratiques, gorges encombrée d'éboulis. Ces dessins en noir et blanc, de petit format, sont réalisés dans l'optique d'être insérés facilement dans un article de revue.

Georges Didier
Vue de El Oued Souf, 1878
Souvenirs d'Algérie de 1877 à 1882.
BnF, Cartes et Plans, Ge FF 21248, p. 8 et 9



les nouvelles de la géographie

Cinéma

Le monde sur la toile à Locarno
64e Festival international du film Locarno
(3-13 août 2011)

L'histoire de l'homme sur la terre, c'est l'histoire d'une quête de soi par les autres. Comment connaître l'autre, sinon par les lieux où il habite, les lieux qu'il raconte dans le récit de sa vie. La géographie a été – est toujours – cette quête-là, dont le sens et les manières de faire ont changé depuis les premiers poèmes, les premières cartes, les premières villes, les premiers réseaux. L'irruption de l'image animée, kine, et du cinéma au siècle dernier a changé notre regard sur le monde, et même, notre rapport au monde. Un festival très peu paillettes comme celui de Locarno donne à lire le monde comme une géographie. Les hommes se meuvent dans ce qu'on appelle encore des paysages, la nature est prise en otage ou « se venge » et se fâche, les lieux laissent des traces de ce qu'est l'aventure humaine dans toute sa beauté et sa tragédie. Cette année, on pouvait entrer dans le monde, aussi bien par la gâchette, les affaires de cœur notamment avec la splendide rétrospective du cinéma indien, ou encore par le militantisme : la présidente de la Confédération suisse, Micheline Calmy-Rey, assistait (discrètement) à la projection d'un film interactif *L'autre côté du monde. Histoires de la Suisse humanitaire.*

Ci-contre : une vue des Gorges du Verdon depuis le plateau

Locarno, ville-festival

3 août 2011. Arrêt à la gare de Locarno, après le Saint-Gothard et la soudaine substitution, à Bellinzone, de la musique italienne au suisse-allemand. Deux possibilités s'offrent au visiteur. Il peut chausser ses tongs, son short et ses lunettes de soleil et courir vers les plages du Lago Maggiore, habituellement envahies et gorgées de soleil à cette période. Mais voilà, pas de chance : il pleut des cordes et les rafales de vent renversent les parasols. Il reste la deuxième option : rejoindre le centre-ville où, au lieu de bronzer, le touriste cinéphile peut choisir entre plus de deux cents projections de films engagés dans diverses compétitions, rétrospectives et hommages.

Sur la pittoresque Piazza Grande, pas moins de huit mille sièges noirs et jaunes font face à un écran de 18x24 mètres, pour des projections jusqu'au cœur de la nuit, la tête dans les étoiles. Non loin, l'auditorium FEVI ferait presque figure de bouge, avec ses trois mille places, sans parler des salles « normales » des vieux cinémas de la ville, l'Ex-Rex et le Rialto. Là, le cinéphile-héliophobe pourra enchaîner les découvertes, au contact des jeunes réalisateurs qui font la marque de fabrique du festival, à moins qu'il ne préfère, avec la rétrospective Minnelli, les grands fauteuils du Rex et dans le plus pur classicisme hollywoodien des Leslie Caron, Glenn Ford et Kirk Douglas, ou encore assister aux interviews publiques des réalisateurs engagés dans la compétition principale ou des artistes distingués par un prix spécial.

Pendant dix jours, Locarno ne vit que pour et par son festival, qui créé un autre lieu dans le lieu. La signalétique – des inscriptions jaunes sur fond noir, encore et toujours – représentent à merveille ce phénomène de surimposition, à la fois incontournable et précaire. En profondeur, Locarno demeure bien, avec ses commerces, ses terrasses, les rives du lac, les traces de la cité médiévale, une petite ville du Tessin prisée par les retraités suisses, pendant touristique de l'industrieuse Bellinzone.

Mais en surface, la robe tachetée du festival vient recouvrir ces signes de normalité. Les vitrines se parent des couleurs du félin et d'affiches de films, des escadrons d'hôtesses souriantes patrouillent dans les rues et surveillent l'entrée des salles, les boutiques se remplissent de souvenirs félins. S'ajoutent les panneaux plaqués sur les entrées d'immeubles – quand, par exemple, la salle de presse envahit un bâtiment municipal – et, surtout l'omniprésence – l'invasion ? – de festivaliers courant en tous sens pour ne pas louper la prochaine séance et arborant leur badge comme un signe de reconnaissance tribal, à moins que ce ne soit le désir de distinction – « je suis là pour le cinéma, moi, pas pour les vacances ».

Ce sont donc deux sortes de voyages immobiles que propose Locarno. Ceux au Kazakhstan, au Tibet, en Argentine, au Japon et en Roumanie que s'offre le spectateur des très copieuses sélections du festival. Celui, plus conceptuel mais tout aussi fascinant, d'habiter une ville et de la voir presque uniquement avec les yeux du cinéphile, qui en ignore les réalités non festivalières et se concentre sur la pellicule dont elle est enveloppée dix jours durant. Et peut-être a-t-il raison : avec soixante-quatre ans d'existence, difficile de croire que la couche cinématographique n'ait pas un peu commencé à sédimenter et à recouvrir pour de bon le reste. **M.B.**

Si l'on cherchait des fils directeurs au sein des nombreuses sélections de la cuvée 2011 du festival de Locarno, l'un d'eux serait l'ennui. Non, il n'est pas question bien sûr de la lassitude du spectateur. Encore qu'il puisse arriver, à l'occasion, que la gamberge et la torpeur des personnages diffusent dans les esprits de l'assistance. Non, c'est bien de l'ennui des personnages qu'il s'agit, spleen découlant d'un vide matériel et spirituel. Qu'il soit provoqué par leur statut social, leur isolement – social encore, spatial – ou leur désespoir, qu'il soit métaphysique, baudelairien ou immature, nombre de protagonistes croisés dans les salles obscures tessinoises partagent cette vacuité, cette inutilité de soi et du monde, cette monotonie à laquelle il arrive parfois qu'on finisse par s'habituer au point que plus rien n'y fasse.
Il faut revoir *Stranger than Paradise*, Léopard d'or en 1986, pour ceux qui auraient oublié avec quel brio Jarmush, déjà, savait filmer ces personnages définitivement embourbés dans le plus profond et inextricable ennui, se traînant, la cigarette au coin des lèvres, de paris hippiques en motels, allant prospecter de Cleveland à la Floride un infime espoir que quelque chose veuille bien changer autour d'eux.
Dans ce registre, la palme revient cette année au kazakh Nariman Turebayev, dont le film *Solnetchniye dni* (« Sunny Days ») concourait dans la sélection « Cinéastes du présent », ouverte à des premières et secondes œuvres de réalisateurs originaires des quatre coins de l'Écoumène – de la Chine à l'Argentine, des Philippines à la Suisse et au Canada.
Au cœur de la capitale Almaty, un trentenaire sans nom, dont la maigreur semble annoncer l'évaporation prochaine et dont le visage émacié et le regard vide laissent transparaître aussi peu d'émotion et d'entrain que possible, erre de petits boulots intermittents en beuveries solitaires et séduit sans y prendre garde des femmes en mal de présence masculine et, elles aussi, à la recherche d'un sursaut dans la platitude de leur quotidien. L'animal est fauché, au point de ne plus pouvoir s'acheter de dentifrice, et enfermé dans les rues gelées d'une capitale qui, à part son aéroport international, fait penser à une petite ville chabrolienne : l'ennui s'écoule à travers les pores du moindre bâtiment et la vie semble figée dans la glace hivernale.
À croire qu'à Almaty, le froid paralyse les membres de toute une jeunesse, coincée entre la vodka, le chômage et le verglas. Cette jeunesse peut céder aux sirènes d'un monde des affaires pour le moins louche, ici un patron d'un jour, en transit dans ce « trou perdu » d'un million et demi d'habitants, et qui craint de s'ennuyer autant que les autres, pendant que son chauffeur tente de le distraire en le promenant à travers la ville. À moins encore de jouer le jeu d'une prostitution light, celle des deux filles qui détroussent le duo éphémère. Las, le sexe n'est pas moins ennuyeux que le reste, à la longue.
Point de salut, à moins d'être tiré au sort pour l'obtention d'une green card permettant de partir travailler aux États-Unis, comme cette barmaid qui tente sa chance tous les ans depuis on ne sait quand. Enfermée et apparemment isolée de tout, cette jeunesse kazakhe s'échappe en rêvant d'ailleurs, d'espaces où le ciel n'est pas de fer et les immeubles moins soviétiques. A défaut de l'Amérique, on pourra se contenter de pianoter une étude de Chopin ou la Sonate au clair de lune de Beethoven – seulement le début : la suite est trop difficile –, avec la partition comme interface vers un ailleurs incertain.
Point de salut, donc, nous dit Turebayev, qui décortique la descente aux enfers de son anti-héros. Le Kazakhstan mourrait-il d'être trop vaste, trop vide, trop immobile ? Pourrait-il être mis en regard avec le vase Tibet où Sonthar Gyal suit le jeune Nima en pèlerinage à Lhassa dans un parcours qui n'en finit pas (Tai yang zong zai zuo bian, The sunBeaten Path).

Les enfants géographes ?
Locarno a fait la part belle aussi au regard des enfants sur le monde. Sur la Piazza Grande, les enfants et les ados eurent souvent les honneurs.

En ouverture, c'est un trio de jeunes dans ***Super 8*** de J.J. Abrams qui est témoin d'un accident de train catastrophique dans une petite ville de l'Ohio alors qu'ils sont en train de tourner un film. Soupçonnant qu'il ne s'agit pas d'un accident, ils parviennent à mettre en défaut un député local en exploitant les disparitions et événements inexplicables.
Bachir Lazhar, film québécois qui a obtenu le très recherché Prix du public UBS, est dans cette veine empathique. Une classe traumatisée par la mort tragique de sa maîtresse se prend de passion pour son nouveau mentor, immigré algérien qui emprunte des chemins de traverse pédagogiques. Comme le sévère critique genevois Antoine Duplan, on n'est pas dupe du sirop d'érable qui adoucit cette fable. Il n'empêche que ce regard sur le monde nous séduit. Autre prisme de l'enfance, le désopilant ***Saya Zamurai*** de Hitoshi Matsumoto et son actrice fétiche, Sea Kumada, âgée de dix ans et déjà trois films, qu'on a vue très à l'aise sous le grand écran de la Piazza. Le monde des samurais prend un sacré coup de bambou ! Avec ***Nana***, Valérie Massadian met en scène un personnage de quatre ans, vivant dans une maison de pierre, non loin de la forêt. Ne trouvant que le silence dans la maison au retour de l'école, l'enfant découvre et nous laisse la possibilité d'imaginer ce qu'il peut voir et comprendre du monde qui l'entoure. Avec ***Brainy***, Daniel Bergmann plonge Brian, onze ans, dans des rituels exécutés après la mort de son grand-père. Un aïeul qui vivrait dans l'espace. La réalité se dérobe sous les pas de Brian jusqu'à la rencontre avec Denice. A treize ans, Ana dans ***Domingo Violetta*** de l'Equatorienne A. C. Barragan, doit soudainement s'occuper de sa petite sœur, le monde lui tombe sur les épaules et c'est tout un pan du monde par les enfants qui se dévoile. Locarno réussit chaque année un superbe focus sur le monde, et cette année 2011, plus encore grâce – pourquoi ne pas l'écrire – au talent d'un directeur artistique Olivier Père qui fait notre bonheur.

Gilles Fumey et Manouk Borzakian

***Melancholia*, Lars von Trier, 2011**

Depuis Cannes, on rapproche souvent la dernière palme d'or (*The tree of life*, voir notre dernier numéro de *La Géographie*) et le dernier film de Lars von Trier, comme si au-delà de leurs évidentes singularités, ces deux œuvres trouvaient leur force profonde dans les secousses qui effritent notre cadre de vie et de pensée. Dans les deux films, la catastrophe est en effet au commencement. L'un traite de la création du monde, l'autre de son anéantissement et il est tentant de voir la confrontation de deux grands cinéastes au sentiment de finitude du monde qu'ils traitent en élargissant le champ à l'Univers. Point de révolution pour autant, l'espace créé par l'un comme par l'autre semble renvoyer à la géographie des Anciens dans laquelle le plan céleste fonctionne en miroir avec le plan terrestre. L'arborescence du *Tree of life* de Malick repose sur l'écho entre le fragment - la famille affrontant le deuil du cadet - et la totalité, la création du monde, dans *Melancholia*, la danse macroscopique des astres et la danse microscopique des corps se télescopent. Énervantes ou éblouissantes, ces deux œuvres se rejoignent dans leur mise en scène des grandeurs de l'œkoumène, réévaluant « la relation concrète nouée entre l'homme et la Terre » (Dardel) en puisant dans l'archéologie des savoirs géographiques. Dans les dernières images des deux films, que ce soit sur la plage de *Tree of Life* ou dans le bain de lumière de *Melancholia*, les deux niveaux scalaires se rejoignent en effet. Tout ou rien, discours métaphorique ou non : ce que l'on y trouve compte peut-être moins que la récurrence du schéma spatial, cette invariance de la réalité par rapport à l'échelle portée par ces œuvres exploratrices de deux bouts du monde.

Finisterre

En somme, comme Lars von Trier, on a ici commencé par la fin. Dans l'étonnant prélude du film, le réalisateur danois figure ses personnages sur un mode mi-photographique mi-pictural empruntant autant à Dali qu'aux mises en scène sur papier glacé

des magazines de mode. K. Dunst et C. Gainsbourg sont en prise avec un monde flottant dont les lois de la gravité semblent abolies. Avec Wagner, elles sont statufiées, figées dans des natures pas tout à fait mortes, en attente et créant l'attente. Le tout contraste avec le mouvement lent mais visible des planètes. C'est toute l'inscription des personnages à un paysage contrepoint qui se joue dès les premières images et, en dernière instance, ces tableaux campent des visions très romantiques d'une nature magnifiée et terrible où les personnages fondent littéralement dans le décor. Autour de Justine (K. Dunst) et Claire (C. Gainsbourg) s'enchaînent ensuite deux tranches de cinéma composées à la manière d'un diptyque. Justine est partie pour se marier dans un beau château situé en bordure de la mer du Nord et dominant un splendide 18 trous que Von Trier est allé dénicher en Suède. La grande sœur Claire a tout organisé mais la route pour y arriver est longue, et ça coince. La limousine ne passe pas et les mariés arrivent très en retard : on rigole, on sourit, un certain malaise plane déjà. Dans cette première partie du film, Von Trier filme la réception au plus près des visages, caméra à l'épaule. Justine « rayonne » d'abord pour ensuite s'éteindre en « soleil noir ». Un mal profond la ronge et pas seulement parce qu'elle est incapable de jouer la comédie factice d'un bonheur matrimonial définitivement placé sous une mauvaise étoile. L'une des réussites du film tient à entreprendre un patient sondage de l'infinie tristesse de l'héroïne dans un environnement social et spatial du faux semblant, où les invités, dressés et domestiqués à l'image des arbres du domaine, enchaînent les rituels mondains comme si de rien n'était. Justine rejette la vacuité de ce monde, comme elle rejette l'horizon paysager du verger de pommiers bien ordonnés promis par son époux sur photographie. C'est plié, elle est en dehors, dans un rapport absolu à la nature. Pourtant, si elle tente de fuir du château, c'est en vain.

Perspectives

Ce château dont la mécanique socio-spatiale rappelle de ce point de vue celle à l'usage dans Dogville, est une cage organisée cette fois sur l'opposition entre la scène (la salle de réception, le golf illuminé) et les coulisses (où les personnages montrent leur vrai visage). Il est aussi l'écosystème à la fois vital et empoisonné de l'héroïne et symbolise l'enfermement de cette prisonnière volontaire qui ne pourra à deux reprises franchir la lisière du bois. Alors que dans le second diptyque Justine tente de se soigner en compagnie de la famille de Claire, la planète *Mélancholia* entre en action et s'approche dangereusement de la Terre : parallèlement le cadre spatial immanquablement se rétrécit. A cette « stupide planète » le mouvement, et aux personnages, la position statique de spectateur. Les calculs rassurants des scientifiques s'avèrent tragiquement inexacts et dans la magnifique perspective de la vue depuis le château, la planète qui grossit abolit les règles de la perspective linéaire des peintres italiens de la Renaissance.

Au-delà de la peur, c'est ainsi les fondements-modernes et positivistes- du monde et notamment les conceptions de Claire et de son mari qui s'effondrent. Cet ébranlement se doublant du point de vue formel par la remise en cause de l'idée même de paysage dans son acception occidentale. Justine, elle, semble sereine, apaisée par la proximité de l'astre. Plus que ses goûts picturaux qui penchent visiblement plus vers les techniques de perspectives utilisées par Bruegel que par celles de Raphaël, c'est son état qui lui permet avec un profond nihilisme, d'accepter et plus encore, comme elle le dit à sa sœur de « savoir ». Tandis que se dessine implacablement la réduction de tout point de fuite, l'horizon de sens reste lui ouvert : l'attitude de Justine évoque-t-elle la lucidité face à l'effondrement du monde ou la satisfaction de l'avènement d'une prophétie auto consolatrice étanchant sa soif de destruction ?

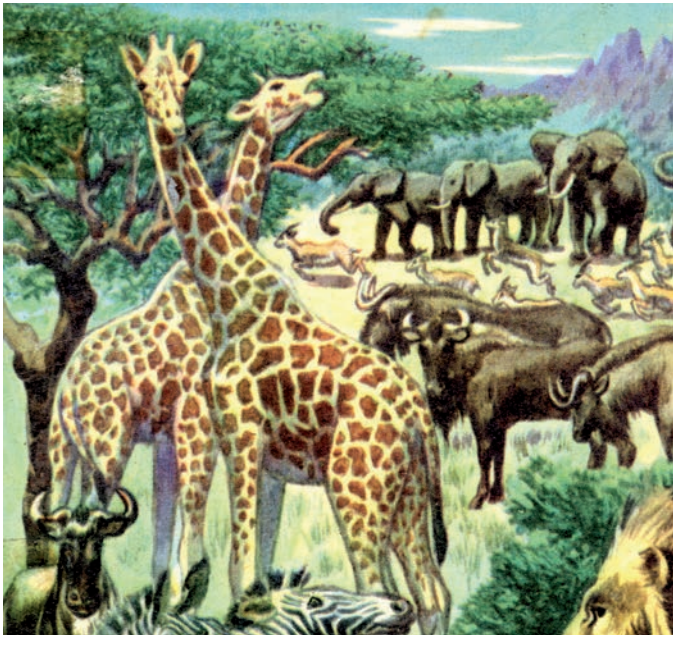
Pour Von Trier, les femmes viennent clairement d'une autre planète, de Vénus ou d'ailleurs. A la fois fée abîmée et sorcière, Justine détient des clefs même si ce ne sont pas celles du château, métaphore acerbe de la société et du divorce avec les forces de la nature. Le dernier abri qu'elle prépare avec son neveu permet d'habiter l'inhabitable en renouant avec d'autres géographies : celles de l'enfance, du rêve. Est ainsi permise une éphémère médiance dont la mise en scène monumentale donne une force quasi subversive. Justine répond ainsi à la question éminemment géographique de la dernière séquence : où attendre la fin du monde ? Suivons-la dans la froide et angoissante beauté jetée, non sans violence, par le réalisateur danois à la face de la Terre.

Bertrand Pleven

A nos lecteurs : en raison de l'abondante activité éditoriale de cette rentrée 2011, le numéro de décembre 2011 consacrera entièrement sa chronique aux livres, et notamment deux livres qui compléteront notre dossier sur l'Afrique : ceux de A. Dubresson, S. Moreau, J.-P. Raison et J.-F Steck, *L'Afrique subsaharienne* (A. Colin) et *Les merveilles de la cuisine africaine* (Ed. du Jaguar). Signalons aussi nos chroniques à venir sur les ouvrages de Philippe Pelletier, *L'Extrême-Orient. L'invention d'une histoire et d'une géographie* (Gallimard), Philippe Boulanger, *Géographie militaire et géostratégie* (A. Colin), *L'Espagne dans l'Union Européenne. Un quart de siècle de mutations territoriales* (Collection de la Casa de Velázquez), Gérard-François Dumont, *Géographie urbaine de l'exclusion dans les grandes métropoles régionales françaises* (L'Harmattan), Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident* (Editions du Félin) et Emmanuel Todd, *L'origine des systèmes familiaux* (Gallimard).

L'Afrique, bien évidemment sauvage et exotique

Par Jean Estebanez, École normale supérieure, Paris



S'il est des voix qu'on entend peu et des pays dont on ne parle pratiquement qu'en cas de crise politique ou humanitaire, ce sont bien ceux qui sont au sud de la Méditerranée. Cet ensemble qu'on appelle communément l'Afrique - réactivant ainsi un découpage du Monde qui renvoie bien plus à l'histoire des Grandes Découvertes et de la colonisation qu'à une simple localisation - est largement absent des représentations dominantes du Monde, qu'elles soient économiques, politiques ou même scolaires.

Il est cependant un lieu, existant sur la planète entière, massivement fréquenté, qui présente effectivement –surtout dans ses développements récents- une certaine vision du Monde et où l'Afrique est surreprésentée : le zoo. Pour n'en prendre qu'un exemple, qu'on pourrait redéployer à loisir dans beaucoup d'autres institutions contemporaines, le zoo du Bronx nous présente une sorte de miniature du monde animal dont la composition et l'organisation font tout l'intérêt.

Par la surface qu'elles occupent dans le zoo, l'Afrique et l'Asie sont largement surreprésentées. On ne note par ailleurs aucune zone présentant la faune européenne ou nord-américaine. Quoi de plus normal ? On vient au zoo d'abord voir ce qui est différent de ce que l'on connaît.

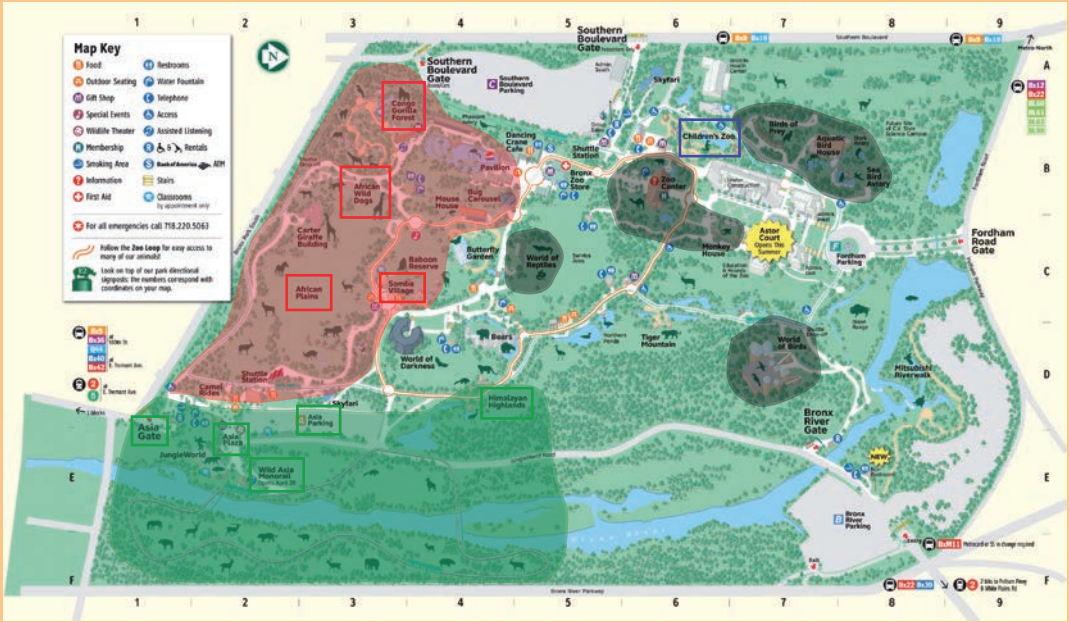
Pourtant, visiter des zoos en Afrique ou en Asie montre que les animaux présentés sont quasiment exactement les mêmes qu'au Bronx : lions, singes, girafes et certainement pas vaches, ours ou cochons. L'altérité est dissymétrique, incarnée toujours par les mêmes êtres et les mêmes lieux.

Le zoo est un modèle situé (produit essentiellement en Occident), mondialisé et qui tend à se présenter comme un universel. Le regard y est orienté depuis un centre, producteur de la norme, qui s'affiche peu en représentation (Europe puis Amérique du Nord), parce qu'il est essentiellement le même, et qu'il porte sur l'altérité du monde. S'il est généralement admis que les pays et leurs frontières sont des constructions humaines, les continents semblent offrir un support neutre à la présentation des animaux. Ils ne sont pourtant fondés sur aucune typologie consistante mais tendent plutôt à refléter les tensions et les rapports de pouvoir à l'œuvre dans le processus de connaissance et de conquête de nouveaux espaces, en particulier lors des différentes vagues de colonisation.

Dans ce mouvement, l'Afrique et les êtres qui y habitent, acquièrent un certain nombre de qualificatifs. Ils incarnent peu à peu le sauvage et de l'exotique par excellence sur Terre, la croissance économique indéniable et la modernité en Asie ou en Amérique du Sud les y détruisant progressivement.

On voit ainsi aisément comment les zoos semblent quasiment pouvoir se réduire à l'Afrique et à ses animaux-icônes, représentant l'altérité par excellence. Loin de disparaître avec la fin de la période coloniale, on assiste au contraire, dans le mouvement contemporain de ré-enchantement des zoos, qui passe par leur ré-exotisation, à grand renforts de récits et de décors, à une mise en scène toujours plus sophistiquée de l'Afrique, avec des dispositifs à la violence symbolique parfois extrême.

Que le zoo soit une institution banale, simple but de promenade dominicale ou de leçon de chose pour les enfants n'en rend que plus puissant et efficace son caractère politique et normatif, discret mais inscrit dans une pratique et un loisir plutôt que dans une théorie.



La zone "africaine" du zoo

La zone "asiatique" du zoo

Autres logiques de classement (économie d'échelle, taxonomie...)

Toponymes, milieux et animaux "africains"

Toponymes, milieux et animaux "asiatiques"

Toponymes, milieux et animaux africains

Les logiques de classement du zoo du Bronx, par J. Estebanez

Page 61 : Les animaux de la savane, détail de la couverture de B.M. Parker, *les Merveilles de la Nature*, publié chez les Deux Coqs d'Or en 1952. Pot pourri des différents animaux d'Afrique, ce genre de composition a fleuri dans les livres pour la jeunesse pendant longtemps en Europe.

Échange inégal de pandémies

la chronique géo-historique de Christian Grataloup

Il est des témoignages modestes, anecdotiques presque, de l'unification du monde, comme la pipe, objet de la précédente chronique. Mais il en est aussi de terribles. Ainsi ce qui fut sans doute le plus lourd prix à payer pour l'interrelation entre les hommes, ce que nous nommons aujourd'hui « mondialisation » : l'unification épidémiologique de l'écoumène. Rien ne témoigne mieux d'un accroissement de l'interaction entre les sociétés que les pandémies : ainsi de la Peste noire qui, aux XIIIe et XIVe siècles, ravagea toute l'Eurasie après l'empire Mongol, ou du sida qui apparaît au début des années 1980. Dans les deux cas, une maladie locale est devenue mondiale par le brassage des populations.

Ce processus douloureux s'est reproduit au fil des « Grandes Découvertes » européennes. Chaque fois qu'une île peuplée était abordée, les navigateurs décrivaient d'abord une population saine, puis rapidement les maladies transmises involontairement par les marins se diffusaient. La principale découverte européenne fut, évidemment, l'Amérique et c'est bien là qu'il y a eu le plus de décès. Il est très difficile de faire des comptes, mais on peut estimer un ordre de grandeur et il est dramatique. Nul doute que se soit ainsi produite la plus grande catastrophe démographique de l'histoire humaine, sans doute plus importante même que la Seconde Guerre mondiale. Les habitants du Nouveau Monde, à l'arrivée de Colomb, sont estimés entre 50 et 100 millions, soit un cinquième de l'humanité du XVe siècle. Les maladies venues de l'Ancien Monde auraient causé la mort des quatre cinquièmes des Amérindiens (soit entre 40 et 80 millions). Évidemment, ces chiffres sont très discutés. Mais on ne peut nier l'ampleur de la catastrophe.

Les agents ont été des maladies qui parfois pouvaient être dangereuses en Europe, mais sans entraîner de décès en masse, comme la tuberculose ou la variole, et aussi des fièvres bénignes comme la rougeole ou les oreillons. Les populations américaines n'avaient aucun anticorps contre ces microbes et virus d'outre-Atlantique, à la différence des porteurs sains qu'étaient les conquistadors. Dans la rapidité de l'effondrement démographique se trouve sans doute un facteur décisif des victoires rapides de Cortes et de Pizarro.

On peut s'étonner que le processus n'ait pas été réciproque. En Amérique, se trouvaient des maladies inconnues de l'Ancien Monde. On n'ose imaginer ce qu'aurait été une diffusion symétrique : des pandémies américaines ravageant l'Ancien Monde au XVIe siècle, tuant les trois quarts de sa population, soit près de trois cent millions de décès, l'Europe occidentale, en première ligne, perdant 90% de sa population… Nul doute que l'histoire du Monde aurait été tout autre. Pourtant, une seule maladie importante, une forme virulente de syphilis, traversa l'Atlantique en retour. Elle fit des dégâts (jusqu'aux décès de Maupassant ou de Daudet), mais sans commune mesure avec le malheur qui frappa l'Amérique. En effet, dans l'axe de l'Ancien Monde, l'interconnexion entre les peuples était ancienne, de la Chine au monde méditerranéen, donc les maladies plus nombreuses qu'outre-Atlantique. En revanche, les peuples américains avaient beaucoup moins de relations. La syphilis toucha l'Europe dès 1493 et le retour des marins de Colomb. *Via* les prostituées de Séville, ils contaminèrent l'armée espagnole qui partait combattre les Français en Italie. Voilà pourquoi cette maladie fut nommée en France le « mal de Naples » et ailleurs en Europe, le « mal français ».

Page ci-contre : Costume porté par les médecins dans les lazarets et les quartiers infectés de Marseille, durant la peste de 1720, l'une des dernières épidémies survenues à l'époque moderne en Europe. Le bec du masque était rempli de substances aromatiques destinées à purifier l'air respiré par le médecin. En fait les vêtements en toile cirée et les gants assuraient une protection assez efficace.

La Terre brûle, l'humanité salive

Par Sylvain Tesson

Le développement durable est le baume appliqué sur leur mauvaise conscience par des Occidentaux désireux de jouir sans que ne retombe vraiment la fièvre du monde. Le terme cache le vœu d'ajuster mieux les rênes pour maintenir la course de l'humanité le plus longtemps possible. Pas la moindre intention d'en arrêter l'emballement. « Jouissons sans entrave » clamaient les slogans de mai 68. Jouissons plus intelligemment pour jouir plus longtemps, répondent en écho les chantres de la durabilité. L'essentiel ne serait pas de changer de cap, mais de ralentir le rythme pour que l'orgie se poursuive durablement.

Qu'imagine-t-elle, cette poignée d'Européens ultra-éduqués dont les membres forment le boy's band du développement durable ? Que les discours citoyens , les actions individuelles, les comportements vertueux enrayeront les pillage des ressources ? Se rend-on bien compte de la charge énergétique contenue dans le marché de Rawalpindi, de la frénésie consommatrice d'une seule rue du quartier commerçant de Hong Kong ou d'un quai du port de Bombay ? Se rend-on compte que des Moluques au Balouchistan, des milliards de postes de TV serinent à des milliards d'enfants que le bonheur est dans le supermarché. La télévision désigne le but : atteindre la prospérité de l'Occident. L'Europe a montré la voie, elle explique depuis des décennies aux spectateurs ébahis par son succès comment jouir le mieux possible et transformer la richesse en temps libre et le temps libre en loisir. Le western style est devenu fantasme. La télévision jette de l'huile sur le feu de l'Envie. Le souhait d'accéder aux niveaux de vie occidentaux génère dans le cœur des hommes, de Bamako à Bogota, l'énergie la plus puissante qui soit, celle qui mène le monde selon René Girard : l'énergie du désir mimétique. Elle amène les hommes à lutte non pas tant pour l'objet que pour la satisfaction de posséder autant que celui qui possédait autrefois plus que lui.

Or, pour la première fois, le rêve est à la portée de main de milliards d'êtres humains. Dans le moindre faubourg de la Chine, des millions d'hommes et de femmes travaillent d'arrache-pied à jeter les fondations des centres commerciaux que leurs enfants videront. A Delhi, à Calcutta, des femmes en saris ont compris qu'elles étaient presque arrivées à la porte de Disneyland et à deux doigts d'accéder à la clé du bonheur : un caddie. Le rêve de leur époux : posséder une voiture individuelle avec laquelle, chaque soir, ils rejoindront le serpent des embouteillages pour « faire un tour en ville » dans les mégalopoles congestionnées. Et les durables développeurs enfin décillés parce qu'ils souffrent d'indigestion et sont écoeurés d'avoir tant joui prétendent empêcher les Chinois et les Indiens d'ouvrir à leur tour la bonde de la corne d'abondance ?

La Terre ressemble à cette boule en flammes qu'une revue publiait dans un numéro consacré aux énergies. La Terre brûle parce que l'humanité salive. Que pèsent dans l'incendie les pompiers du développement durable ?

S. Tesson a publié *Éloge de l'énergie vagabonde* (2007) et récemment, *Dans les forêts de Sibérie* (Gallimard).

Carte encyclopédique de l'Afrique par l'abbé Clouet – 1787

Carte gravée en quatre feuilles assemblées. BNF, Cartes et Plans, Ge C 2310, dimensions de l'original, 100 x 130 cm.

L'abbé Jean-Baptiste Louis Clouet, géographe de l'Académie des sciences de Rouen, fait partie de ses nombreux savants du XVIIIe siècle, auteurs de traités de géographie. En 1776, il parvient à publier cinq cartes murales comprenant le Monde et les quatre continents, Europe, Asie, Amérique et Afrique. Ces grandes représentations ont la particularité d'illustrer, dans de magnifiques encadrements rocaille, vingt scènes accompagnées de descriptions en français et en espagnol. Dans son édition de 1787, contemporaine des premières expéditions vers l'intérieur du continent, l'auteur de la carte d'Afrique n'innove guère. Certes, il élimine positivement quelques îles, mais se contente de dessiner un relief, une hydrographie et une topographie connus et sommaires. Il s'en remet au grand spécialiste français de la géographie égyptienne et africaine, Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville dont il avoue sa dette. A une topographie convenue, l'auteur a choisi d'entourer la carte de scènes des principaux événements de la Bible ou de l'histoire européenne se rattachant à l'Afrique : le passage de la Mer Rouge ; la défaite d'Annibal ; Didon et Carthage ; l'histoire de l'Égypte ; la reine de Saba en Éthiopie ; le premier commerce en Guinée ; la découverte du Congo ; le bombardement de Tripoli en 1736 ; les Hollandais sur la côte de Guinée. Cette carte encyclopédique aux vertus pédagogiques suggère ce que les collégiens pouvaient connaître de l'histoire mythique ou réelle de l'Afrique à la veille de la Révolution Française.

4e de couverture : La première vision européenne complète de l'Afrique – 1492

Globe de Martin Behaïm, 1492 (1848). BNF, Cartes et Plans, Rés. Ge A 276, dimensions de l'original, diamètre de 50 cm.

Martin Behaïm naquit à Nuremberg vers 1459 et mourut à Lisbonne en 1507. Fils de marchand, il parcourut l'Europe occidentale de Bruges à Lisbonne où il se rendit pour la première fois en 1484. C'est en 1492, année de la première traversée de l'Atlantique par Colomb, qu'il construisit à la demande du patriciat nurembergeois le globe terrestre qui porte son nom. Héritier et tributaire des travaux des savants de l'Antiquité, il figure parmi les premiers géographes à représenter les contours d'une Afrique entièrement baignée par les eaux des océans. Tandis qu'il s'inspira de la forme traditionnelle de Ptolémée pour dessiner la partie septentrionale comprise entre le 36e parallèle et l'équateur, il innova en dessinant la partie centrale et méridionale grâce aux nouvelles données rapportées depuis trois décennies à Lisbonne par les navigateurs portugais dont Bartholomé Diaz en 1488 (Cap de Bonne Espérance). Lui-même n'ayant pas dépassé la côte de Guinée lors d'une expédition maritime en 1483, il imagina l'Afrique se terminant au Sud par une mer qui ouvrait la route des Indes, mais il plaça cette extrémité trop au Nord, tronquant ainsi le continent d'une quinzaine de degrés. Par ailleurs, la partie orientale du continent, connue par les sources arabes, présente un tracé côtier aux nombreuses déformations et une invraisemblable île de Zanzibar disproportionnée et perdue sous la pointe sud de l'île de Madagascar. Une multitude de drapeaux fichés dans le bleu des mers symbolise l'emprise du Portugal sur la côte occidentale de l'Afrique.

ISSN 1964-8995 Prix : 7 €